

Pierre Genève

YALOU



Apophtegme

PERSONNAGES:

Le narrateur :

Yalou

La famille Dalibert :

les enfants : Thibault dit Titou 13 ans et Julie 10 ans.

Les parents : Amélie et Victor.

Les gendarmes :

Jérôme Passard à Gap.

Jean-Paul Durand, et Albert à Villefranche.

Pierre Ledru à Echirolles

Un motard : Jean Levillain

Pierre Roumanière dit Rou-Rou et Rouletabille,
reporter à Nice-Matin. Tout en rondeurs.

Peter Nice (*Naïsse*). Rouquin. Cameraman reporter de la 6.
Luigi Fioretti son assistant.

CHAPITRE 1

Il fait un temps à ne pas mettre un rat dehors.

C'est pas idéal pour un départ en vacances !

Depuis deux jours Victor Dalibert, le "patron", n'a pas cessé de râler. Nous nous demandons tous ce qu'il a !

Tout a commencé il y a une semaine lors d'une scène de ménage où il était question de moi, de gros sous et de traites à payer. Une lourde tension règne maintenant sur la famille. Le climat n'est plus au beau fixe.

Ouf ! nous avons quand même fini par partir !

Dans la vieille Renault fatiguée, surchargée jusque au toit, traînant péniblement une caravane hors d'âge ce n'est pas vraiment la joie.

Victor conduit au frein. Il fait crisser les pneus aux virages, pestant entre les dents contre cette "saloperie" de pluie. Amélie, ma maîtresse a la frousse. Cramponnée à la poignée au-dessus de la portière de droite, elle est toute pâle. Je sens sa peur acide. Heureusement, je suis plutôt bien, couché sur la banquette arrière entre Thibault et Julie, les deux enfants de la famille Dalibert. La tête sur les genoux de Titou mon jeune maître, je lui lèche les mains tandis qu'il me gratte affectueusement le cou. De temps à autre je vais consoler "la patronne" en douce, léchant ses cheveux derrière l'oreille. Mais elle n'aime pas être décoiffée et me rabroue à chaque fois tandis que Victor grogne :

– Il a pas bientôt fini de nous emmerder ce sale clebs !

Titou me ramène alors la tête sur ses cuisses en tirant doucement sur mon collier.

Nous habitons Clichy, dans la banlieue nord-ouest de Paris. Pour éviter la cohue des grands départs Victor a décidé de voyager de nuit. Snobant le périphérique encombré malgré l'heure tardive, nous traversons Paris désert pour rejoindre l'autoroute du Sud vers la Porte d'Orléans.

Moi je suis plutôt content, heureux de vivre et bien dans ma peau.

Pendant un mois nous allons camper en pleine nature, près d'un lac de montagne et d'une vaste forêt. Cela me changera de la minable courette de banlieue où je reste attaché des journées entières, rivé à ma chaîne pendant que mes maîtres travaillent au-dehors, que Titou et sa sœur vont en classe.

A moi la liberté !

Les enivrantes parties de chasse aux lièvres et aux lapins !

Les virées sauvages avec mon jeune maître dans la forêt enchantée du petit matin ! Les baignades dans l'eau fraîche qui vont enfin noyer toutes mes puces !

En attendant, il faudra passer des heures dans la voiture surchauffée, sans boire ! Mais je ne me plains pas ! Le museau sur les genoux du garçon je me sens très bien !

Heu-reux !

Trop heureux !

Pourtant, malgré ma joie de partir à la campagne je sens mon bonheur précaire et menacé.

Une sorte de sourde anxiété me tenaille.

Je connais une première alerte près de la place des Ternes. Surpris par le rond-point, notre chauffeur fait une mauvaise manœuvre. La voiture dérape dans le virage, frôle le trottoir du pneu, avant de s'immobiliser côté Étoile.

Victor s'extirpe de l'auto en pestant, frappe rageusement de la chaussure la roue fautive qui n'y pouvait rien ! Puis, contournant le véhicule, il ouvre brutalement la portière arrière de mon côté et m'attrapant par les oreilles il me traîne sur la chaussée et me bourre de coups de pied.

Je couine et me retourne vexé de ce traitement, la queue entre les jambes. La tête dressée vers lui je le regarde droit dans les yeux, pour essayer de comprendre ce qu'il a contre moi.

— Fous-le camp ! hurle-t-il en me chassant d'un autre coup qui me fait vraiment mal.

— Qu'est-ce que tu as Papa ! T'es pas fou ! crie Titou en sanglotant ! Yalou ne t'a rien fait ! C'est pas parce que tu conduis comme une patate qu'il faut t'en prendre à lui !

Je tremble pour mon jeune ami !

Ça ne rate pas ! Ce que je craignais arrive :

La gifle claque sur la joue de Titou et me fait aussi mal qu'à lui.

Et tout cela à cause de moi !

Quelle vie de chien !

Et voilà qu'Amélie s'en mêle aussi, sort de l'auto en criant et gesticulant.

Victor se remet au volant en grommelant. La patronne remonte dans l'auto sans un mot et Titou me console, caressant ma tête sur ses genoux, murmurant des petits mots doux à mon oreille.

Quant à Julie elle dort. Elle n'a rien entendu.

Une demie heure plus tard Amélie et Titou dorment eux aussi à poings fermés.

Seul le patron et moi veillons, lui au volant, moi derrière, pas tellement rassuré sur mon avenir.

Ce n'est pas que j'aie vraiment à me plaindre de mes maîtres !

Ils sont comme ils sont ! Ce sont des être humains ! Avec leur comportement un peu spécial, ils ne comprennent rien à notre mentalité de chien !

J'ai des camarades pour qui c'est pire !

Toujours attachés, toujours battus, jamais une caresse !

Moi au moins j'ai bon gîte et bon couvert. Si le patron est parfois un peu rude et imprévisible, la patronne me gâte souvent et Titou est mon dieu ! C'est à la fois mon maître et un merveilleux copain ! Il me considère comme son ami,

il joue avec moi et me laisse même parfois, en cachette des parents, dormir sur son lit. Pour Julie, je réserve mon jugement. Elle est plus sournoise. Je crois qu'elle est un peu jalouse de l'amitié qui nous lie son frère et moi. Il lui arrive de me tirer violemment les poils ou la queue derrière le dos de Titou pour que j'aie mal. Mais je ne dis rien et ça la vexé.

Nous roulons depuis une heure lorsque la voiture ralentit. Nous nous trouvons en pleine forêt. Près de Fontainebleau je crois ! Il nous arrive d'y aller le dimanche.

L'auto et son attelage se garent sur un parking. Victor s'extirpe de son siège et vient m'ouvrir la portière.

Comme j'hésite à sortir il me saisit par le museau et d'un mouvement brusque m'arrache à mon siège douillet.

Il referme la portière sans la claquer tandis que je vais renifler quelques arbres en levant la patte. Je ne m'éloigne guère, mais sentant un autre besoin pressant, je m'accroupis.

Le Patron s'est remis au volant. Tout à coup, sans attendre que je revienne, il démarre.

Le temps d'achever ma crotte en tortillant de l'arrière-train, de japper un bon coup pour prévenir qu'on m'oublie, voilà la voiture sur la route, entraînant la caravane dans son sillage.

Je cours comme un fou derrière les feux rouges, en aboyant. Forçant l'allure, haletant j'arrive à la hauteur du véhicule !

Mais j'ai beau m'époumoner, galoper jusqu'à la limite de mes forces, je ne parviens pas à alerter les passagers endormis ni le Patron dont je me demande paniqué s'il n'a pas fait exprès de m'abandonner dans la forêt.

Trois minutes plus tard je suis distancé. Les feux arrières de la caravane sont hors de vue. D'énormes camions rugissent autour de moi et des voitures me frôlent. Je cours toujours, en nage, le cœur battant, affolé par ce qui m'arrive !

Je cours depuis longtemps lorsque la route quitte la forêt. Fourbu, je ralentis puis m'arrête hors d'haleine. Alors, désespéré, assis sur ma queue, je me mets à hurler après toutes les voitures qui passent et ne s'arrêtent pas !

J'aboie longtemps ainsi, tremblant, transi sous la pluie qui tombe à verse, malheureux comme un chien.

2

Je me réveillai brusquement, ébloui par les lumières crues de la station service. Je m'étirai, regardai par la vitre. Papa était en train de remplir le réservoir de gasoil. A l'avant Maman dormait, couchée en chien de fusil. Je cherchai Yalou des yeux. Il n'était plus dans la voiture. J'ouvris la portière et demandai à père:

— Tu as vu Yalou?

— Il doit être par là-bas, derrière les bâtiments à fouiller les poubelles.

J'y courus, frissonnant sous le vent frisquet et la petite pluie fine qui bruina.

— Yalou ! Yalou !

Mais j'eus beau appeler, courir autour de la station service, je ne retrouvai pas mon chien. J'allai dans la station même, furetai partout jusque dans les toilettes. Pas de Yalou. Je ressortis comme un fou, toujours appelant, refis le tour des bâtiments. En vain. Je m'éloignai, visitai les massifs éparpillés sur les pelouses, longeai les clôtures, bondis vers la route. Mon chien, mon beau Yalou, mon compagnon de jeux et mon meilleur ami n'était plus là !

C'est le cœur gros que je revins vers les pompes où mon père, très en colère m'attendait en pestant:

— Qu'est-ce que tu fous ! Il y a une heure qu'on t'attend !

— Yalou est revenu?

— Non, mais tu ne crois tout de même pas qu'on va perdre notre temps pour cette foutue bête !

— Yalou s'est perdu ! Il est peut-être blessé sur la route ! bafouillai-je en reniflant.

— Bien fait pour lui ! Il n'avait qu'à obéir ce sale cabot ! Toujours à en faire à sa tête !

— C'est pas vrai ! Il m'obéissait à moi ! Bien sûr que toi tu lui fais peur, toujours à lui donner des coups ! Viens m'aider à le chercher !

— Pas question ! On est déjà en retard ! Il va bientôt faire jour ! Un chien de perdu tu en retrouveras dix ! Au retour de vacances on ira en choisir un nouveau à la S.P.A. Je t'en promets un plus beau !

— C'est Yalou que je veux ! C'est mon chien ! Je me fiche bien des autres !
Père leva la main !

Mère se réveilla et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez à vous chamailler?

— On a perdu Yalou ! me lamentai-je.

Maman sortit de la voiture en bâillant. Frissonnant elle couvrit ses épaules d'un chandail et me prit dans ses bras.

— Ne pleure pas, on va te le retrouver ton Yalou ! Il ne doit pas être bien loin !

— J'ai déjà cherché partout !

— Allez, on va pas moisir ici pour un clebs ! grogna le paternel. Rentrez dans la voiture, on repart !

— Non ! fis-je en tapant du pied. Moi je reste là ! J'attends Yalou !

— Tu vas la boucler sale même rugit Père en bondissant vers moi et m'attrapant par une oreille.

Rentre là-dedans et boucle-la. C'est moi qui commande ici.

— Non !

D'une bourrade il me poussa dans l'auto et claqua la portière sur moi.

Je regardai Maman, les yeux embués.

Elle haussa les épaules et reprit place à l'avant, sans protester.

Je sentais bien qu'elle me donnait raison, mais elle avait peur de papa. Même elle, il osait la frapper parfois !

Têtu, je bondis hors de l'auto bien décidé à ne pas abandonner Yalou.

Mais dans ma précipitation je m'empêtrai dans la ceinture de sécurité et tombai sur le trottoir.

Mon Pater eut juste le temps de me rattraper avant que je me relève et, m'administrant une volée sur les fesses, il me propulsa dans l'habitacle, cul par-dessus tête, avant de démarrer sur les chapeaux de roue.

L'attelage faillit se rompre sous la traction trop brutale de l'auto. Durant plusieurs secondes la caravane oscilla dangereusement derrière nous avant de se stabiliser.

— T'es un beau salaud papa ! criai-je entre deux hoquets, le visage en pleurs.

Sa main jaillit à l'aveuglette derrière le siège et m'envoya une morflée imparable.

Comme maman voulut prendre ma défense, elle écopa elle aussi d'une gifle. Décidément, pour un début de grandes vacances, c'était plutôt raté.

3

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis au bord de l'autoroute. De temps en temps, au risque de me faire écharper, je traverse la chaussée et je guette le pinceau des phares des voitures qui viennent dans l'autre sens.

Il va bientôt faire jour maintenant et la pluie a cessé.

Quand j'ai trop de peine, je me dresse sur mes pattes de devant et j'aboie à perdre haleine sans que personne ne s'arrête.

A un moment donné, je vois une fourgonnette sombre ralentir à ma hauteur avec des types en casquette qui me regardent attentivement. Je m'approche de leur portière toujours aboyant, mais sans agressivité.

Ils n'ont pas l'air de comprendre ce que je leur dis.

Je veux simplement les prévenir que j'ai perdu mes maîtres.

L'un des hommes sort du véhicule et s'avance à ma rencontre une torche à la main, tenant de l'autre une laisse et un bâton. Je recule prudemment, toujours aboyant.

L'autre type, resté au volant, l'appelle :

— Laisse tomber Justin ! On va le signaler aux Eaux-et-Forêts ! C'est pas nos oignons !

— C'est un berger allemand. Il a peut-être la rage ! Si on l'attrape on aura droit à la prime.

— Penses-tu ! Un Parisien s'en sera débarrassé en forêt pour ne pas s'encombrer d'un cabot pendant les vacances ! Des centaines d'entre eux sont abandonnés ainsi chaque été !

— Quels salauds ! C'est pourtant une belle bête !

— Beau ou pas, dans quinze jours s'il ne meurt pas écrasé ou si des ramasseurs ne l'ont pas fourgué à un labo pour la vivisection, il mourra piqué à la S.P.A ! Viens on s'en va !

Je les regarde s'éloigner.

Je trotte le long de la route, dans un sens, dans l'autre, puis, ne sachant plus très bien que faire je traverse une fois encore. Comme la pluie a complètement cessé, je décide d'avancer dans la direction où j'ai vu disparaître la Renault et notre caravane.

Je trottine durant des heures, presque sans m'arrêter, ne sentant ni la faim, ni la soif. De temps à autre, je visite les relais routiers, vais flairer les abords des stations services et les voitures à l'arrêt, sans jamais retrouver la trace de mes maîtres !

Au bout de plusieurs heures, - il fait déjà grand jour - je hume soudain, sur le terre-plein d'une Station Elf, une odeur familière. Je bondis de joie. C'est celle de Titou. Je la reconnaîtrai entre mille ! Je furette partout autour des pompes, suivant l'odeur à la trace sur les pelouses, autour des bosquets, jusque vers la route. Mais je ne le retrouve pas. Il y a aussi, mêlées à la sienne les effluves de Julie, du Patron et de la Patronne. Aucun doute ils sont passés par là et il n'y a pas si longtemps que ça puisque, malgré l'humidité, j'ai pu identifier leurs traces. Cela m'encourage, je suis sûr que je vais les rattraper !

Je passe plus d'une heure à fouiner partout, jusque sur la chaussée. Je me faufile dans la boutique, visite les toilettes, pousse l'impertinence jusqu'à renifler sous les jupes des dames, passe même derrière le comptoir où un collègue, rivé à sa chaîne, me montre les crocs et m'insulte copieusement. Pour me venger je marque le territoire en levant la patte contre la porte d'entrée.

Je suis d'un naturel sociable et me montre mieux élevé que cela, d'habitude ! Mais je n'aime pas qu'on me crie après.

J'erre encore sans succès autour de la station service, inspecte le bar et le restaurant. J'en conclus que mes maîtres sont déjà repartis, et me mets moi aussi en route, au petit trot, tout à fait certain que je ne tarderai pas à les rejoindre.

Je cours toute la journée, jusqu'à la nuit. Transi et complètement fourbu, je bois un peu d'eau dans une flaque et tente de dormir dans un bois, sans avoir

mangé.

Mais je ne fais que somnoler, engourdi par la fatigue. Le froid et la faim me réveillent bientôt. Il fait nuit noire. De gros camions et des voitures stationnent sur l'aire de repos. J'erre alentour attiré par les bonnes odeurs émanant des sacs de propreté en plastique. J'en arrache un de son socle à l'aide de mes pattes et le vide sur la pelouse. Une belle carcasse de poulet, des reliefs de charcuterie et quelques autres gâteries me redonnent goût à la vie et me rassasient. Repu, j'avise une voiture inoccupée dont la portière arrière est restée entrebâillée. M'armant de culot je bondis sur la banquette arrière où je m'allonge sans scrupules et m'endors aussitôt sans le moindre remords.

Quand je reprends conscience mon odorat est chatouillé par un parfum inconnu. Nous roulons dans la nuit. Plongé dans la pénombre je me rends compte que cette auto est plus confortable que celle de mes maîtres. Au volant, une jeune femme fume une cigarette en écoutant de la musique douce. Je n'ose bouger ni manifester ma présence, gardant ma truffe enfouie sous un chandail de laine qui sent curieusement bon.

4

Ouf ! On est arrivés ! Quel voyage !

Ici il fait plutôt beau et chaud. Le paysage est splendide. On voit les Alpes au loin, avec leurs pics couverts de neige.

Le terrain de camping est immense avec beaucoup de monde, une ribambelle d'enfants, mais pas un seul chien. Ils ne doivent pas être admis ici. Père a installé la caravane sous les arbres, près du lac. Nous avons descendu le canot du toit, sorti les bicyclettes, et Julie m'a aidé à dresser ma tente un peu plus loin. Tout serait merveilleux si Yalou était là, avec nous ! Mais j'ai perdu mon seul ami et sans lui ces vacances vont être affreusement tristes !

Je me promettais pourtant d'extraordinaires ballades dans les bois et les montagnes, la construction d'une cabane, des parties de pêche sensationnelles sur le lac, l'exploration de grottes et mille autres plaisirs encore dont j'avais rêvé.

Mais sans Yalou, tout était foutu !

J'errais toute la matinée dans le camping, refusai d'accompagner père sur le zodiac pour une randonnée de reconnaissance, guettais sans trop y croire l'apparition miraculeuse de mon cher compagnon.

C'est à contrecœur que je suivis maman au supermarché où elle alla faire ses courses. Sans qu'elle s'en rende compte je réussis à glisser trois boîtes de Pal dans le caddie, avec des crèmes Mont-Blanc et des galettes bretonnes dont Yalou raffolait.

C'est à la caisse seulement que Mère s'aperçut de mes achats supplémentaires !

Elle me gronda, mais je lui expliquai que Yalou allait peut-être nous retrouver et que nous serions bien contents d'avoir quelque chose à lui donner à manger.

Elle haussa les épaules !

— Tu rêves Titou ! Nous sommes à plus de six cents kilomètres de Paris. Yalou est bien perdu, mais papa t'a promis un autre chien pour la rentrée. Il faut prendre ton mal en patience !

Je tapai du pied:

— Non ! C'est Yalou que je veux ! Je l'aime ! Il est à moi ! D'ailleurs je vais aller à la gendarmerie... Je l'ai repérée en venant.

— Pour faire quoi?

— Déclarer la perte de mon chien pardi !

— Ne fais pas ça ! Papa serait furieux !

— Et pourquoi? Je me gênerais tiens !

Nous rentrâmes au Camping le coffre de la voiture plein de boissons et de victuailles. Dès que je vis maman affairée à préparer le repas, je grimpai sur mon vélo et filai vers le bourg. Au poste, un grand gendarme débonnaire et sympathique, m'écouta patiemment bredouiller mon petit speech, avant de conclure:

— C'est bien mon garçon ! Mais il faut que ce soient tes parents qui viennent signer la déposition. Tu es encore mineur et je n'ai pas le droit d'enregistrer ta déclaration.

— Mais ils ne voudront jamais !

— Jamais quoi ?

— Venir ici ! Et puis c'est mon chien, pas le leur !

Le gendarme sourit

— Tu es un brave petit bonhomme, mais la loi c'est la loi ! Tu veux que je t'accompagne au camping et que j'en parle moi-même à tes parents ?

— Oh ! Non ! Ne faites pas ça ! Papa serait furieux !

Je réfléchis quelques secondes et risquai :

— Vous pouvez pas téléphoner aux autres gendarmes pour leur signaler la disparition de Yalou, un chien berger âgé de trois ans, sur l'autoroute entre Fontainebleau et... et...?

— Et où? Bonhomme ?

— Ben je sais pas ! Avant une grande ville...

— D'où veniez-vous?

— Clichy !

— Clichy dans la banlieue de Paris?

— Oui !

— Alors vous êtes passés par Dijon ou plutôt par Lyon !

— Par Lyon, ça j'en suis sûr ! Mais c'est bien avant que nous avons perdu Yalou !

— Fichtre ! Ça en fait des kilomètres ! Mais je vais faire ça pour toi Bonhomme ! J'envoie un télex aux brigades de l'autoroute et je préviens la SPA. Ton chien était vacciné et tatoué au moins ?

— Tatoué ? Je ne sais pas !

— Il avait un collier avec une plaque, votre adresse ou le n° de téléphone ?

— Un collier oui, avec des clous, mais pas de plaque !

— Tu sais Bonhomme, si ton chien n'est ni vacciné, ni tatoué, il risque fort de finir à la fourrière !

— C'est quoi la fourrière ?

— Comment t'expliquer ça ! Voyons ? Disons que c'est une sorte de prison pour animaux où ils attendent que leur maître les récupère !

— Je ne veux pas que Yalou aille en prison ! m'insurgeai-je avant de poursuivre :

— Et qu'est-ce qui leur arrive si personne ne vient les chercher ?

— On les pique !

— Ça veut dire quoi on le pique ? Avec une aiguille ?

— On les endort avec une seringue ! Ils meurent sans souffrir !

Effaré, je regarde le gendarme.

— On va piquer Yalou ?

J'éclate en sanglots !

— Je ne veux pas qu'on pique Yalou ! Je ne veux pas qu'on lui fasse du mal !

— Allons ! Allons Bonhomme ! Ne pleure pas ! Je vais envoyer mon télex et on va peut-être retrouver ton chien. Comment t'appelles-tu ?

— Thibault !

— Thibault comment ?

— Thibault Dalibert.

— Tu demeures où ?

— 56, avenue Jean-Jaurès à Clichy !

— Et ici, vous êtes installés où ?

— Au Camping du Lac !

— Eh bien je t'appellerai là-bas si j'ai des nouvelles de Yalou. Mon nom est Jérôme. Jérôme Passard. Mais ne te fais pas trop d'illusions, il se perd des milliers de chiens chaque année sur la route des vacances, le plus souvent volontairement !

— Merci ! Mais je vous en supplie, si vous appelez au camping, ne dites rien à mes parents. N'oubliez pas !

Nous roulons depuis un bon moment sans que j'ose bouger. Je ne sais pas quelle sera la réaction de la jeune femme quand elle m'apercevra dans sa

voiture. Elle a l'air si gentille, mais je sais par expérience qu'il vaut mieux se méfier des inconnus. Des femmes surtout ! Leurs réactions sont imprévisibles. Je ne sais pas pourquoi elles ont souvent peur des chiens !

A un moment donné la voiture ralentit et bifurque vers des bâtiments illuminés. Nous dépassons les pompes à essence, pour nous arrêter un peu plus loin devant un restaurant.

L'inconnue descend sans se retourner, ferme la portière, s'éloigne puis se ravise, revient vers l'auto pour prendre son chandail sur la banquette arrière, où elle me découvre.

Alors le drame éclate !

Je la vois ouvrir toute grande sa jolie bouche, ses yeux deviennent immenses, déformés par la peur.

Je me relève doucement, pour ne pas l'effrayer davantage, mais je le sens bien, elle sue de trouille. Elle va crier !

Je voudrais la rassurer, lui parler, la calmer, l'attendrir en lui racontant mes misères, la tristesse de ma situation.

Mais comme je remue la queue et ouvre la gueule pour essayer de lui dire quelque chose, elle se met à hurler sans raison.

Alors moi aussi je prends peur. Je ne voudrais pas rester prisonnier de cette carcasse métallique et je bondis vers la portière, me faufile entre ses jambes et la carrosserie, la bousculant un peu au passage.

Alertés par ses cris deux automobilistes s'approchent.

Mais je ne demande pas mon reste et je file vers la pelouse et les arbres. Je l'entends qui crie derrière moi, complètement paniquée :

— Regardez ! Là-bas ! Un chien-loup ! Il y avait un gros chien-loup dans ma voiture !

— Il n'est pas à vous ?

— Bien sûr que non ! Il a peut-être la rage !

— Il vous a mordue ?

— Non, je ne crois pas ! Mais il m'a frôlée !

— Allons ma petite dame, calmez-vous, ce n'est sûrement qu'un chien abandonné qui se sera réfugié au chaud ! Venez au bar, vous êtes toute pâle, je vais vous offrir un petit remontant ! Vous en avez bien besoin ! Toi Gérard, va donc prévenir les flics qu'il y a un chien perdu dans les parages ! Ça les occupera un peu ces fainéants !

Pendant ce temps je m'éloigne le plus possible trottant sur le bord de l'autoroute. Je ne sais vraiment plus ni où je suis ni où je vais, mais je pense tout le temps à mon jeune maître et au bonheur que ce serait d'être auprès de lui et de dormir ma tête sur ses genoux !

Ma course dure des heures. J'ai longé plusieurs aires de service ou de stationnement, sans m'attarder, n'osant trop m'approcher des voitures, mais flairant quand même le sol dans l'espoir de retrouver une odeur familière.

A un moment donné je suis arrivé au péage que j'ai franchi sans payer sous le regard étonné de voyageurs qui me désignaient du doigt les uns aux autres.

Je me suis installé sur le terre-plein, juste devant la gendarmerie, et je me suis mis à scruter les véhicules qui passent au ralenti avant de reprendre leur élan.

Deux motards en uniforme m'observent un instant. Je ne les perds pas non plus trop de vue, ne sachant ce qu'ils me veulent.

Je garde au fond de ma mémoire un souvenir mitigé de l'uniforme. Il y a trois ans de cela, encore gamin, j'avais été donné à mon premier maître, Auguste, un vieux bonhomme curieux qui l'été dormait sous les ponts et l'hiver sur les bouches d'aération du métro, mendiait dans les rues, restant des heures assis à tendre la main, me gardant à ses côtés, partageant avec moi tout ce qu'il recevait et me réservant souvent les meilleurs morceaux. Il ne se lavait jamais. C'est moi qui le débarbouillais en lui léchant la barbe et le visage, et même parfois les doigts de pied quand il les sortait de ses chaussettes trouées odorants comme des fromages.

Quand il mourut, par une froide nuit d'hiver, allongé sous des cartons, dans un abribus près des Champs-Élysées, j'eus un chagrin terrible. Je demeurai des heures durant contre lui, à le lécher, pour essayer de le ranimer. En vain. C'est alors que des hommes en uniforme vinrent me l'arracher. J'eus beau gémir, me débattre, montrer les crocs, ils nous séparèrent, embarquant mon maître sur une civière et m'emmenant au loin, muselé, pour m'enfermer dans une cage en fer.

Je crus devenir fou dans cet endroit sinistre. Des dizaines d'autres chiens vivaient là, à l'étroit, à hurler à la mort des nuits entières, recevant une maigre pitance. Je restai plusieurs jours dans cette prison avant que Thibault et ses parents viennent m'y chercher !

Je m'habituai à eux sans jamais oublier mon premier maître. Ils avaient beau faire, ce n'était pas pareil. Auguste lui n'avait que moi dans la vie, n'aimait que moi et je le lui rendais bien.

Dans ma nouvelle famille seul Titou me témoignait de l'affection. Pour Victor je n'étais jamais qu'un chien de garde, pour Amélie un objet encombrant qu'il fallait nourrir, pour Julie un jouet. Thibault me considérait comme un ami ou un frère. Mais me voilà à nouveau seul !

Les deux motards s'éloignent, entrent dans la gendarmerie, laissant leurs motos au bord de la chaussée.

Ils reviennent un peu plus tard, à trois. Accompagnés d'un de leurs collègues.

Il tient une écuelle à la main qu'il tend vers moi pour m'amadouer.

Je reste méfiant mais cela sent si bon et j'ai si faim !

Je m'approche en remuant la queue, flaire la gamelle tendue et attrape

prestement un des morceaux de viande qu'elle contient avant de bondir en arrière, pour le manger, hors de portée.

— Il est affamé le pauvre !

— Faut l'attraper avant qu'il ne provoque un accident ! Un beau chien comme ça doit bien avoir un maître !

J'avale goulûment le fricot et observe les quatre hommes.

Ils ont l'air gentil !

Comme on me tend à nouveau la gamelle je m'approche moins méfiant et c'est alors qu'ils me bondissent dessus, me fourrent la gueule dans un sac et me passent au col un collier de dressage dont les pointes d'acier s'enfoncent dans ma chair à chaque mouvement que je fais pour tenter de m'échapper.

Mais j'ai beau me débattre, grogner, mettre le sac en charpie, rien n'y fait, je suis fait.

Ils m'emmènent à l'intérieur du bâtiment où ils m'attachent au tuyau de fer d'un radiateur.

J'ai quand même droit au reste de la gamelle mais vexé, je n'y touche pas. On a beau n'être qu'un chien, on a sa fierté.

6

Le surlendemain de notre arrivée au camping mon ami le gendarme se présentait à notre caravane, accompagné du responsable du camp.

Heureusement que Papa était parti à la pêche et Maman au marché, avec ma petite sœur.

— Salut Thibault ! J'ai une bonne nouvelle pour toi ! On a peut-être retrouvé ton chien !

Je sens mon cœur bondir de joie.

— Où est-il ?

— Pas si vite, Bonhomme ! En réponse à mon télex d'hier nous avons juste reçu un avis de la Gendarmerie de Villefranche où ils ont capturé un chien perdu qui pourrait correspondre à celui dont tu m'as fourni le signalement !

— Ah bon ! Mais comment je vais pouvoir aller le chercher là-bas ?

— Tes parents ont une voiture ? Villefranche c'est à quatre heures de route !

— Oui, mais mon père ne voudra jamais...

— Je vais lui parler moi !

— Non ! Je vous en supplie, ne faites pas ça ! Yalou c'est mon chien, il ne faut pas mêler mes parents à ça !

— Eh bien toi alors tu es un drôle de petit bonhomme ! Quel âge as-tu ?

— Treize ans !

— Tu promets !

— Dites, Monsieur, si vous m'emmeniez là-bas à Villefranche, vous, pour rechercher Yalou ! On pourrait y aller cet après-midi pendant que papa et

maman font la sieste, ou bien cette nuit, sans rien leur dire ! Il ne faut pas qu'ils sachent !

— Mais explique-moi Thibault, pourquoi tous ces mystères ?

— Parce que ! Je vous en supplie !

Le gendarme parut réfléchir.

— Tu sais Bonhomme, il ne m'est pas possible de t'emmener si loin sans l'autorisation de tes parents. Il faut que tu sois courageux et que tu leur dises toi-même !

Je craquai et me mis à pleurer. Le gendarme attendri se baissa et me prit dans ses bras.

— Ne pleure pas Bonhomme ! On va bien trouver une solution, toi et moi ! Viens, accompagne-moi au poste !

Quelques instants plus tard, fier comme un petit banc, j'étais installé sur la banquette avant de la fourgonnette de la Gendarmerie Nationale, sous les yeux étonnés et envieux de nombreux autres petits campeurs. J'aperçus même parmi les badauds, ma sœur Julie, pâle de jalousie.

Au poste, mon nouvel ami me montra son installation: le radio émetteur-récepteur à ondes courtes, le téléscripateur, le Fax, tous appareils dont il m'expliqua patiemment l'utilité et la manipulation.

— Je voudrais voir votre revolver ! dis-je.

— Ah ! Bonhomme ça ce n'est pas un jouet pour les enfants ! Mais si tu es bien sage, je te le montrerai en détail un jour prochain ! Viens, nous allons appeler le poste autoroutier de la Gendarmerie de Villefranche.

Il s'installa devant l'appareil, moi à son côté.

— Allo ! Ici l'adjudant Jérôme Passard de la Brigade de Gendarmerie de Gap, je voudrais parler au Maréchal-de-Logis Bertrand !

— OK ! Je vous passe Bertrand !

Passard me glissa un écouteur.

— Allo Bertrand ! Passard à l'appareil. Je vous rappelle pour le clebs que vous avez retrouvé suite à mon télex.

...

— Oui ! Allo ! Allo ! Je vous entends très mal !

...

— Vous dites? ... Hein? Qu'il s'est sauvé? Allo ! Allo ! Ne coupez pas ! J'ai son jeune maître à ses côtés ! Vous dites qu'il répondait bien au nom de Yalou ! Oui... Oui... C'est ça !

...

— Vous n'avez pas pu le rattraper ?

...

— C'est vraiment pas de chance !

Tourné vers moi le gendarme me chuchota navré, comme si je n'avais pas déjà entendu ce que lui disait son correspondant :

— Il a réussi à fausser compagnie au gendarme qui le promenait et s'est enfui !

Je repose doucement l'écouteur et me mets à pleurer.

Jérôme me ramène au camping. Nous roulons en silence, moi reniflant, lui fumant.

Il me dépose devant l'entrée du camp et je file vers ma tente sans lui dire au-revoir.

— D'où tu viens comme ça ? m'intercepte maman en me voyant m'engouffrer sous la toile. Quel sale gamin ! Toujours à rôder je ne sais où et à faire des bêtises !

— Je sais où il est allé Titou ! ricane ma garce de sœur pour se rendre intéressante.

— Eh bien dis-le !

— Non, je ne le dirai pas, c'est un secret !

— Tu veux une gifle Julie ! Dis-moi tout de suite où ton frère est allé sinon... Voilà que la petite conne se met à pleurer. Et je l'entends cafter à maman que j'étais parti avec un gendarme à bord d'une grosse auto !

L'instant d'après Mère est campée devant ma tente et me crie :

— Thibault ! Sors de là tout de suite et viens m'expliquer ce que tu faisais avec ce gendarme !

— Non ! Je ne te le dirai pas ! Fiche-moi la paix !

— Ah ! Tu ne perds rien pour attendre ! Tu verras comment ton père réagira quand je lui raconterai tout ça !

— Non tu ne le lui diras pas ! J'veux pas ! criai-je entre deux hoquets et trois sanglots.

— Alors sors immédiatement de là et raconte-moi tout ce que tu as encore fait comme bêtises !

Je sortis, à contre-cœur. Je me blottis dans les bras de maman et lui dis tout, chuchotant l'affaire à voix basse, tandis que Julie rôdait autour de nous, essayant de glaner des bribes de ce que je lui avouais. Amélie me consola, affirmant que j'étais un bon garçon au cœur généreux. Elle me promit d'arranger ça avec Victor, sans faire trop de vagues. Avec Papa il valait mieux prendre les devants plutôt que de le mettre devant le fait accompli.

7

Je dors une bonne partie de la journée, attaché mais au chaud. Mais je ne dors que d'une oreille. Je ne perds pas une miette de ce qui se passe dans le commissariat.

J'entends les conversations des gendarmes, leurs appels radio, leurs coups de téléphone. Et même si je ne comprends pas tout ce qu'ils se disent

je sais bien que, de temps en temps, il est question de moi.

A un moment donné, l'un des hommes dit à son collègue:

— Tiens, regarde-moi ça, Jean-Paul !

Il lui tend un papier que venait de crachoter une bruyante machine.

— Ouais ! Ça pourrait bien être notre pensionnaire.

Je vois leurs regards se tourner vers moi, sans aucune méchanceté.

— On va appeler Gap pour confirmation ! Dommage, une si belle bête, je me la serais bien gardée pour moi !

Un peu plus tard l'homme qui m'avait tendu la gamelle vient près de moi, se penche et m'appelle doucement: Yalou ! Yalou !

Je dresse l'oreille. Mon cœur bat plus fort. Intéressé je m'assois, la tête levée vers lui.

Il se tourne vers son camarade et lui dit:

— Viens voir ! Il réagit quand je l'appelle !

Il en a de bonnes ! C'est mon nom après tout ! Mais comment pouvait-il savoir lui que je m'appelle Yalou?

Cela m'intrigue.

Mais j'ai beau réfléchir, tourner tout ça dans ma tête, je n'arrive pas à comprendre ce que cela signifie. Il y a là quelque chose d'inquiétant ! En tout cas je reste sur le qui-vive !

Je guette les allées et venues, tressaille à la moindre sonnerie du téléphone au plus bref crépitement du téléscripneur. Je suis à la fois impatient et inquiet.

Depuis un moment j'ai un petit besoin urgent. Je tire sur ma chaîne, jappe pour attirer l'attention des trois hommes qui travaillent dans leur bureau. Mais nul n'a l'air de faire attention à moi.

Soudain, j'entends un brouhaha au dehors. Un bruit de moteur, des portières qui claquent et une bruyante agitation. Des pas lourds montent vers moi, la porte vitrée s'ouvre et trois hommes sanglés dans leur uniforme apparaissent. C'est tout simplement la relève.

Les nouveaux venus discutent avec leurs collègues. A un moment donné ils m'entourent tous et il est question de moi. L'un d'eux, toujours le même, me caresse entre les oreilles et murmure :

— Tu es un bon chien Yalou ! Donne-moi la patte !

J'hésite entre le mépris et la résignation. Je n'aime pas qu'un inconnu me touche. En d'autres circonstances j'aurais déjà fait payer cette familiarité audacieuse. Mais là, un peu dérouté, je me contente de grogner.

En tout cas je ne donne pas la patte à n'importe qui ! Je réserve ce privilège à mon jeune maître, parfois à ma patronne, et tout à fait exceptionnellement au patron ! Mais là, dans ce contexte inhabituel, favorablement impressionné par cet inconnu qui m'a donné à manger et qui connaît mon nom, je finis par lui tendre dédaigneusement la patte.

Un autre essaie d'obtenir la même faveur, mais je refuse.

Il a beau crier: Yalou ! La patte ! je garde une attitude indifférente. Je fais celui qui ne comprend pas.

— Dis-donc Albert ! Toi t'as pas la cote ! Tu plais peut-être aux femmes mais pas aux chiens !

Les hommes se tapent sur l'épaule en riant, se serrent joyeusement la main avant de se séparer. Je vois avec peine que mon nouvel ami s'en va lui aussi, après m'avoir fait une ultime caresse.

Je sais, quand on est un chien, il faut savoir rester à sa place ! D'ailleurs, attaché comme je suis, je n'ai guère le choix. Mais comme j'ai toujours envie de pisser j'essaie d'attirer son attention. Je tire sur ma laisse, gratte le sol et me mets à m'agiter en jappant.

— Qu'est-ce qu'il a ce chien? demande un des nouveaux arrivés.

Jean-Paul Durand, mon "ami", me désignant du doigt, lance à ses collègues restés dans le commissariat:

— N'oubliez pas de le promener ! Il doit avoir besoin !

— C'est ça ! On va faire la nounou avec ton clebs ! Tu n'avais qu'à le faire toi-même ! réplique celui à qui j'ai refusé la patte.

Un de ses camarades encore debout, dit :

— Je vais aller lui faire faire un tour ! Autant se débarrasser de la corvée tout de suite.

Et nous voilà dehors, derrière le bâtiment d'acier et de verre. Je lève la patte au premier arbre venu, en renifle quelques autres. Tirant sur la laisse j'entraîne mon bonhomme de plus en plus loin. Soudain, à quelques pas, à l'orée d'un petit bois de pins, je vois un lapereau, assis sur la pelouse qui me nargue.

Bondissant en avant j'arrache la laisse des mains du gendarme et me mets à courser le lapinos !

Ça ne rate jamais ! Dès que je vois un de ces petits rongeurs prétentieux à longues oreilles je ne peux m'empêcher de les pourchasser. Ce n'est pas toujours facile. Mais une fois sur deux je réussis et c'est fièrement que je ramène à mes maîtres, dans ma gueule, ces petites bêtes palpitantes.

Je ne suis pas toujours bien accueilli. Seul le patron me félicite dans ces cas-là. Lui il saisit triomphalement le lapin par les oreilles, le regarde et s'exclame:

— Maman ! Viens voir !

Et il lui lance la bestiole à la figure en rigolant :

— Tiens ! voilà de quoi faire un pâté pour le dîner !

Je crois bien que c'est les seules fois où le père Victor m'a à la bonne.

C'est aussi les seules fois que Titou me gronde. Il n'aime pas que je tue les autres animaux ! Il est trop bon ! Il aime tout le monde ! Même les oiseaux et les lapins ! Même que cela me rend jaloux quand il s'occupe de trop près d'un

autre chien ou d'un chat ! En tout cas pour ma part, la chasse au lapin, j'adore. C'est plus fort que moi, je n'y résiste jamais ! D'ailleurs j'aime toutes les chasses. J'aime traquer le gibier de toute sorte: chats, pies, corbeaux, faisans, biches, canards, chevreuils mais surtout le lièvre et le lapin !

Cette fois pourtant, avec cette laisse qui m'handicape et que je traîne bêtement derrière mes pattes, je suis moins sûr de mon fait !

Le pipine, lui, a trouvé un passage à sa taille dans la clôture de fil de fer galvanisé que je dois franchir d'un bond. Mais ma laisse se prend malencontreusement dans le barbelé du faite de la barrière, me stoppe dans mon élan, et je retombe lourdement de l'autre côté, quasiment étranglé par le collier de dressage.

Je grogne de douleur, parviens à me rétablir et sans écouter le gendarme qui s'époumone à me rappeler, je file dans la forêt.

Freiné par ma laisse qui s'enroule autour des jeunes troncs, j'ai beau courir à fond de train je ne parviens pas à rattraper le lapereau.

Mais, dans la forêt, d'autres odeurs m'attirent et je m'enfonce de plus en plus profondément dans le sous-bois. Je chasse pour le plaisir de courir librement, de sentir mes muscles s'activer sous ma peau. Mon équipée m'entraîne jusqu'à une vaste clairière où j'atterris dans une cour de ferme. Là, d'un bond joyeux, je me trouve au milieu de dizaines de poules, d'oies, de canards effrayés. Dans un grand envol de plumes, j'attrape une poule au vol et la tenant fièrement en travers de ma gueule, je l'emmène vers un coin tranquille pour la déguster à mon aise !

Mais voilà que des manants alertés par les caquètements et les aboiements assistent de loin à la fin de ma croisade. Furieux de mon larcin ils courent chercher leurs fusils et se mettent à me tirer dessus. Je récolte quelques plombs égarés, mais je suis déjà hors de portée et ce n'est pas trop grave. Cela m'incite pourtant à m'éloigner au plus vite, en direction du sud, où, à l'abri d'une vigne verdoyante, je savoure confortablement ma poule. Puis, repus, je pique un petit somme. A mon réveil je me mets à ronger patiemment ma laisse jusqu'à ce que bout le plus long s'en détache.

Puis, je reprends ma route à travers champs, évitant les villages et les routes trop fréquentées. Le soir venu je me retrouve sur une immense décharge publique, où des centaines de corbeaux, de mouettes et des dizaines de chats, et d'autres chiens viennent fouiller les ordures.

On peut pas vraiment dire que j'y sois bien accueilli !

En chien bien élevé j'observe d'abord le protocole de rigueur en cet endroit étonnant, à ciel ouvert, où tous ces animaux se sont donnés rendez-vous, dans un mélange d'odeurs bizarres et de saleté, sans aucun être humain à l'horizon pour leur gâcher le plaisir.

Lorsque je m'approche, je sens l'hostilité des autres chiens qui se tournent vers moi, le muflé agressif, avec des grognements sournois. Comme je suis de

taille et que j'en impose, leur agressivité reste platonique mais je les sens prêts à se liguer pour me tomber dessus.

Bien que je sois chien comme eux, je me sens étranger ici.

Je sais qu'à moins de fuir tel un pleutre cela finira de toute façon par une belle bagarre ! Je me sens jeune, bien dans ma peau et j'ai une revanche à prendre avec le destin. Alors, loin de me dérober, je tiens tête à leurs provocations. Méprisant la racaille des petits cabots craintifs, les bâtards de roquets, les bassets ras-la-touffe, les setters efflanqués ou les bas-rouges un peu trop ploucs, je vais directement au-devant d'un grand seigneur de ma race, arrogant, sûr de lui et vraiment superbe. Comme il faut bien commencer par quelque chose, je vais droit au but, avant même qu'il ne réalise mon défi. M'intéressant à la belle carcasse de gigot qu'il vient de déterrer je la lui dispute d'un coup de patte.

L'empoignade est immédiate et grandiose.

Autour de nous, stupéfaits par mon culot, les autres chiens nous regardent fascinés, sans intervenir, comptant les coups de crocs et les coups de pattes.

Même les mouettes se sont tues et volent au-dessus du champ de bataille en escadres craintives.

Seuls les corbeaux continuent à bâfrer sans complexe, sans s'occuper de notre querelle de chiens fous !

8

Quand papa Victor rentra de la pêche ça commença par "chier des bulles !"

Déjà qu'il n'était pas de très bonne humeur car il rentrait bredouille de sa partie de pêche ! Pour lui, ce matin-là, tout était allé de travers. D'abord une énorme anguille lui avait emmêlé toutes les lignes avant de casser, puis un hameçon planté dans un des boudins du Zodiaque l'avait à moitié dégonflé ! Et voilà qu'à son retour au Camping, Maman lui annonçait que les gendarmes avaient retrouvé puis reperdu Yalou, qu'il fallait qu'il aille au commissariat faire une déclaration !

— J'irai pas ! J'suis en vacances ! Qu'ils se débrouillent ! C'est leur boulot ! J'ai faim !

Le déjeuner fut lugubre.

Père mangeait en remuant bruyamment les mâchoires.

Soudain il s'exclama :

— Comment se fait-il qu'il nous aient retrouvés ici, les gendarmes ? On n'avait donné notre adresse à personne et le clebs ne portait pas de médaille !

Ni Maman ni moi n'avions pensé à cela.

— C'est pas très catholique c't'affaire-là ! conclut-il en nous regardant à tour de rôle d'un œil méfiant.

Je dus rougir. Maman peut-être aussi.

Papa prit alors son air patelin pour suggérer :

— Y'aurait-t-il pas des fois quelqu'un de la famille qui serait allé en douce voir ces feignants pour leur demander de faire des recherches ?

Julie ma conne de sœur se mit à battre des mains.

— Si ! Si ! Papa ! T'as tout deviné. Titou est allé voir les gendarmes ! Même qu'il est monté à bord de leur camion !

Je vis Père pâlir.

Il rejeta son couvert et sa serviette, se leva de table d'un bond et, m'attrapant par les revers de la chemisette il me souleva de mon siège et me ramena contre lui, postillonnant, fou de rage :

— Tu as fait ça mon gars? Tu as osé trahir ton père?

Maman intervint:

— Laisse-le Victor, j'étais au courant, il n'a pas pensé à mal. Il aime tellement Yalou ! Et puis je ne vois ce qu'il y aurait de monstrueux à aller déclarer la perte de son chien à la gendarmerie ! Tu fais toujours des histoires pour rien !

— Il n'avait qu'à m'en parler d'abord.

— Il n'a pas osé !

— Pas osé... pas osé parler à son père alors qu'il ose aller voir les gendarmes ! C'est vraiment un drôle de fils que j'ai fabriqué là !

— Tu sais bien Victor que tu n'es pas toujours très détendu avec lui ! Tu lui cries souvent après !

— C'est bien ! Tu lui donnes encore raison contre moi ! J'ai l'habitude. Je vais aller les voir après la sieste, les poulets ! Et on verra ce qu'on verra !

Je filai me réfugier sous ma tente non sans avoir tiré ma langue à Julie au passage, cette sale petite cafteuse, qui ne perdait rien pour attendre !

A quatre heures, Père m'appela et j'eus beau faire la sourde oreille, je finis par le rejoindre devant la caravane.

Il était souriant, plus fâché du tout.

— Allons mon garçon, on va aller faire ta déclaration !

Il m'entoura familièrement l'épaule de son bras et me serra contre lui.

— Tu ne m'en veux pas pour tout à l'heure? J'étais de mauvais poil !

Je n'en revenais pas.

— Vrai Papa? Tu veux bien qu'on aille rechercher Yalou?

— J'ai pas dit ça ! fit-il rembruni. On va déjà aller faire la déclaration de perte ! Après, s'ils le retrouvent on avisera !

— Tu sais, ils l'avaient retrouvé, à Villefranche ! Mais il s'est encore sauvé ! Il a dû avoir peur !

— A Villefranche près de Lyon? Tu es sûr que c'était bien Yalou ?

— Oui !

— Mazette ! Il en a fait du chemin !

Grimpant au volant de la Renault Père parut réfléchir.

Il embraya et remonta l'allée au pas. A l'entrée il salua le gardien.

— Tu vois Fiston, reprit-il lorsque nous fûmes sur la route, le vrai problème, c'est qu'un clebs ça va bien à Clichy où il garde la maison mais c'est pas possible en vacances ! Ici, dans ce camping par exemple, les chiens sont interdits comme sur les plages. Et les rares terrains où on les tolère sont sales et dégoûtants !

— Mais je m'en occuperai tout le temps ! dis-je. Il ne me quittera pas !

— Il y aura toujours quelqu'un pour le voir rôder et nous dénoncer ! Tu ne trouves pas qu'on est bien ici ? Que ce serait dommage d'être obligés de partir ?

— La nuit je le cacherai dans ma tente et la journée nous irons dans les bois, il ne dérangera personne ! Oh Papa ! Promets-moi qu'on le gardera quand il rentrera !

— On verra bien ! Il n'est pas encore là.

— Dis-moi Papa, tu me jures que ce n'est pas toi qui l'as chassé la nuit où on l'a perdu ?

Pour la première fois je vois papa Victor décontenancé.

Il garda le regard fixé sur la route, alluma une cigarette avant de répondre.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Jure !

— Tu sais bien que c'est vilain de jurer ! Et on ne parle pas comme ça à son père ! s'énerma-t-il.

— Alors tu avoues ?

— Je n'avoue rien du tout et je n'ai pas à répondre à un petit voyou de fils qui parle si mal à son paternel ! La tension remontait.

Je me tus jusqu'à la gendarmerie mais je n'en pensai pas moins.

Au poste mon ami Jérôme ne semblait pas être de service. J'en fus presque soulagé.

— C'est pourquoi ? demanda aimablement un jeune stagiaire timide et boutonneux.

— Nous avons perdu notre chien sur la route ! dit Papa.

— Tenez, remplissez ce formulaire le plus lisiblement possible !

Mon père lut le papier, prit une pointe Bic attachée à un socle et commença à écrire.

Quand il eut terminé il le tendit au jeune homme qui le relut.

— Mais dites-moi, il me semble qu'on a déjà eu quelque chose au sujet de ce chien ?

— Ouais ! Mon fils s'en est occupé, mais un de vos collègues lui aurait dit qu'il fallait que ce soit un adulte qui fasse la déposition !

— Exact ! Eh bien tout paraît en ordre, signez là ! Si nous avons du nouveau nous vous préviendrons au Camping ! Mais vous savez que les chiens sont interdits là-bas ?

— Je sais !

Une fois dehors je serrai la main de Victor et chuchotai :

— C'est pas juste qu'on interdise les chiens ! Ils ont autant le droit de vivre que nous, tu ne trouves pas, Papa ?

— Hum !

— Dis Papa ! C'est loin Villefranche ?

— J'sais pas, disons dans les trois-quatre cents kilomètres !

— Si on y allait toi et moi ?

Il tressaillit.

— Tu n'es pas un peu barjot ?

— Yalou doit être si malheureux là-bas, tout seul, abandonné dans la forêt ! Je suis sûr que maintenant que nous savons à peu près où il se trouve on pourrait le...

Père coupa :

— Il n'en est pas question ! D'ailleurs je suis sûr qu'il aura déjà retrouvé un autre maître !

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Non ! Je ne veux pas ! Yalou est à moi ! A moi ! Il ne sera jamais à personne d'autre qu'à moi ! Et si je le retrouve pas je me tuerai !

9

Le poil hérissé, mon adversaire me saute à la gorge mais le gros collier d'acier dont je n'ai pu me débarrasser me protège et sa mâchoire s'y blesse !

Surpris, il recule en grognant et se lèche les babines meurtries.

J'en profite pour lui bondir dessus, plante mes crocs dans son épaule et d'un formidable coup de patte je le déséquilibre. Il tombe à la renverse dégarnissant durant quelques fractions de seconde son ventre et son flanc. Je le blesse à l'aine d'une griffe précise et lui mords méchamment le cou sans parvenir à le saisir tellement sa fourrure est épaisse.

Il se dégage brutalement, se retourne d'un coup de reins, me griffe à son tour et veut me mordre les parties. Je réussis de justesse à éviter le déshonneur et rendu furieux par cette attaque déloyale je déchiquette son oreille et lacère son museau tout en lui décochant d'imparables ramponneaux. Mais il parvient lui aussi à m'arracher un bout de peau et plante ses dents acérées dans mon ventre. C'est alors la mêlée, le corps à corps sans pitié, l'un tenant l'autre, griffant férocement des quatre pattes, roulant enlacés dans les déchets nauséabonds, les boîtes de conserves et le verre brisé.

Restés à bonne distance les autres chiens regardent la bataille confuse sans oser s'approcher ni s'en mêler.

Certains d'entre eux se sont prudemment éloignés et ont repris leur quête de nourriture, sans plus s'occuper de notre joute.

La bagarre reste longtemps indécise. Nous nous sentons de forces égales même si mon adversaire est plus grand que moi. Pour ma part, je n'ai rien à perdre et me sens plus motivé que lui.

Soudain, il trouve la faille. Profitant de ce que je détourne la tête pour lécher une blessure qui saigne abondamment, il parvient à me saisir la gorge sans se prendre les dents dans le collier. Et, sans lâcher prise il y plante profondément ses crocs. Je me mets à râler mais il serre si fort que même mes grognements ne passent plus. Faisant feu des quatre pattes je me débats, essaie de m'en débarrasser à coups de griffes, mais il me tient bien même si je le sens à bout de souffle !

Épuisé, j'essaie de reprendre haleine. Je gémiss de douleur, mes pattes deviennent inertes. Mais il se méfie, croit à une feinte et ne relâche pas sa prise.

Au contraire, il améliore progressivement sa position, grignotant les millimètres vers la veine jugulaire où sa morsure deviendra mortelle.

Dans un ultime sursaut d'orgueil je réunis mes dernières forces et me mets à courir, l'entraînant après moi suspendu à mon cou. Secouant ma tête en tous sens, bombant le torse, me redressant pour me laisser retomber sur le sol je veux obliger l'autre bête à relâcher son étreinte.

Mais j'ai beau gambader, le traîner sur le sol, lui lacérer l'épaule, le ballotter en tous sens avec une hargne indomptable, l'autre ne desserre pas les crocs m'étouffant peu à peu...

Au bout d'un moment je sens que je vais perdre conscience et flancher. Je gratte le sol, demandant grâce. Mais il ne l'entend pas de cette oreille ! Pour lui c'est une lutte à mort. D'ailleurs ne l'ai-je pas attaqué? Il ne va pas perdre la face devant un étranger sous les yeux de tous ses camarades ! Sentant la partie perdue, je décide de ruser, de guetter une occasion propice pour retourner la situation.

Je me laisse aller mollement au sol comme si j'étais K-O. Cette fois il me croit vraiment à sa merci et, comme il est lui aussi à bout de forces, au lieu de profiter de ma faiblesse pour m'achever, il desserre son étreinte pour reprendre son souffle. Au bord de l'asphyxie j'absorbe une bonne goulée d'air et risquant le tout pour le tout, je m'arrache à ses crocs abandonnant une bonne touffe de poils dans sa gueule. Puis d'un bond en avant je referme ma mâchoire sur sa gorge offerte et lui déchire la face d'un coup de mes griffes. Aveuglé, il hurle de douleur. Sans demander mon reste ni saluer la compagnie, je m'enfuis, emportant les reliefs du gigot.

Blessé, mais surtout profondément vexé, mon adversaire me poursuit quelque temps en aboyant, suivi de quelques autres chiens de sa confrérie. Mais à la course je suis imbattable et ils ne me rattraperont pas.

Quand je me retrouve seul, à bonne distance, je me repose un peu et ronge consciencieusement mon os entre deux coups de langue à mes plaies.

J'ai perdu pas mal de sang et je ne dois pas être beau à voir !

Mais au fond, je ne suis pas trop mécontent de moi ! Je me suis prouvé que je pouvais encore me battre contre plus fort que moi sans décheoir.

Quand je reprends la route, un peu reposé, il fait presque nuit !

La campagne fait peu à peu place à la banlieue. Il y a des villas et de hauts murs partout. Je suis un peu perdu, mais cela ressemble tellement à la ville d'où je viens que je ne résiste pas au désir d'aller voir si mes maîtres ne seraient pas passés par là.

A mon passage, chaque maison m'envoie les grondements hargneux et les récriminations de mes collègues, chiens de garde, attachés à la protection de leur misérable territoire !

Passant ainsi librement mon chemin, au milieu de tous ces esclaves, je me sens fier de mon indépendance et j'en oublierai presque la famille Dalibert !

Je réponds parfois, sur le même ton, car je n'aime pas qu'on me crie après. Mais je sais qu'à leur place j'en ferais autant. En attendant, derrière chaque portail d'où je me sens provoqué je lève la patte en signe de représailles. Ce qui rend le collègue encore plus furieux !

De rue en avenue, d'allée en placette je finis par me retrouver au centre d'une grande ville sans avoir jamais reniflé une odeur familière ni retrouvé une trace quelconque du passage de mes maîtres.

J'évite les promeneurs et les voitures, trotte tête baissée, droit devant moi, sans m'arrêter, comme si je savais parfaitement où je vais alors que je suis complètement paumé.

10

Ce soir-là je ne pus m'endormir. J'étais bien trop énervé. Comme une obsession la pensée de Yalou venait trotter dans ma tête. Je le voyais seul au bord de l'autoroute, puis recueilli par les gendarmes. Je ressentais son désarroi comme si c'était moi qu'on eût abandonné. Je comprenais ses peurs, sa fuite éperdue et j'étais certain que s'il avait faussé compagnie aux gendarmes qui l'avaient recueilli c'était pour venir me retrouver.

Je me tournais et me retournais sur mon matelas pneumatique sans trouver le sommeil.

La nuit était chaude, dehors une grosse lune luisait au-dessus du lac. Je décidai tout à coup d'aller tout seul à la rencontre de Yalou. Je m'habillai, pris ma lampe de poche, ma montre et mon couteau suisse et me glissai hors de la tente. J'allai vers la Renault, essayai d'ouvrir les portières. Par bonheur l'une d'elles n'avait pas été fermée à clef. Je fouillai la boîte à gants et y trouvai une carte Michelin que je dépliai.

A la lueur de la torche je promenai mon doigt sur les lignes plus sombres qui marquaient les routes, repérai le bourg au bord du lac où nous nous

trouvions, puis Gap, Grenoble, Lyon et enfin Villefranche.

Tout me semblait si facile à la lecture de la carte que je n'hésitai pas une seconde à entreprendre ma folle équipée, tout à fait certain de retrouver bientôt Yalou.

Pour ne pas trop donner de soucis à Maman et ne pas fâcher définitivement Papa, j'écrivis sur une feuille de papier:

Chèrs Parent,

*Comme je ne peu pas dormir, je par cherché Yalou.
Ne vous inquiété pas. Je reviendré demain avec lui.*

Titou

Je plaçai mon message bien en évidence sur mon sac de couchage et m'en allai par le sentier du rivage au bord du lac, pour éviter les éventuelles questions du gardien et les aboiements de son chien.

Une fois dans le bourg, je pris bravement la route de Gap, me retournant parfois pour voir si je ne pouvais pas faire du stop. Mais les voitures étaient rares.

Il y avait bien de temps en temps un véhicule qui ralentissait à ma hauteur, je levais le pouce, mais il ne s'arrêtait pas.

Je marchai deux heures ainsi, franchissant pas mal de kilomètres, sans ressentir ni peur ni fatigue. La lune au ciel me souriait et les étoiles scintillaient parmi les pins qui embaumaient.

Soudain, un ronflement puissant et pétaradant me fit me retourner et j'aperçus une moto qui fonçait dans le virage. A tout hasard je levai la main. Le motard freina brusquement, me dépassa puis me fit signe de le rejoindre.

— Où vas-tu mon vieux ?

— A Villefranche !

— Où c'est ça ?

— Vers Lyon !

— Mazette. Et t'as pas peur la nuit ! Tu me parais bien jeunot pour faire du stop ! Je vais pas jusque là mais je peux te laisser à la sortie de Grenoble. C'est sur ta route. Ça te va ?

Bien sûr que ça m'allait.

— Si on rencontre des flics faudra faire gaffe, je leur dirai que tu étais perdu au bord de la route ! Tu ne me démentiras pas. Sans ça, sans le casque, on sera bon pour un procès-verbal ! Au fait, que vas-tu faire là-bas, tout seul en pleine nuit ?

J'hésitai. Je n'avais pas prévu une telle question ni préparé de réponse.

— Euh ! C'est pour mon chien... Il s'est perdu ! Je vais le rechercher !

— A pied? Si loin ? Au moins trois cents bornes ! Dis-donc petit, tu me racontes des craques ! T'aurais pas des fois fait une connerie ? Ou une fugue ? Tu sais, moi je n'en ai rien à cirer, je veux bien te rendre service mais faut pas me prendre pour un con !

— Si, je vous jure ! Hier, les gendarmes de Villefranche ont retrouvé Yalou mais il s'est re-ssauvé. Alors comme je l'aime bien et qu'il me reconnaîtra forcément, je veux aller le chercher moi-même !

— En pleine nuit ! Je parie que t'as rien dit à tes parents ! T'es gonflé mon gars ! Allez monte ! Il sera pas dit que je te laisse ici au bord de la route à trois plombs du mat. Je m'appelle Jean et toi?

— Thibault !

— Alors cramponne-toi à moi Thibault ! Passe les bras autour de ma taille, et n'aie pas peur, je ne roulerai pas trop vite.

Je grimpai sur le siège et fis ce qu'il me disait. J'étais à la fois très fier et pas très rassuré. C'était la première fois que je montais à bord d'une grosse moto.

L'engin démarra et je me sentis partir comme dans un rêve, le visage et les jambes nues fouettées par l'air tiède. La sensation était grisante. Mon cœur battait très fort et je me serrais contre le pilote à m'en donner des crampes.

Il faut dire que la route, toute en lacets, balançait motos et passagers dans une sorte de joli ballet acrobatique. Très impressionné par les pentes rapides, les dédales de rochers menaçants, les gouffres où roulaient des torrents qui défilaient autour de nous je me sentais envahi par une sorte de sensation bizarre faite de bonheur et de crainte.

De temps en temps mon chauffeur se retournait et me criait :

— Ça va ?

— Oui !

— T'as pas trop froid ?

— Un peu !

— On s'arrêtera au routier de Pont-de-Claix pour boire un jus s'il est encore ouvert. Et je te prêterai un pull.

Je ne sais plus depuis combien de temps nous roulions ainsi. Engourdi par le froid, par une étrange peur pas désagréable qui me tenaillait le ventre mêlés à une forte envie de dormir, je me laissais aller contre le dos de Jean comme un somnambule.

Soudain nous abordâmes une descente en épingle à cheveux terriblement impressionnante. Je sentis la moto rouler d'un bord sur l'autre bord, tellement inclinée dans les virages que j'avais l'impression que mes genoux allaient racler le sol. Complètement réveillé et subjugué à la fois, je crispai mes mains sur le blouson du pilote et retins mon souffle.

La maîtrise et la sûreté de la conduite de Jean transformèrent peu à peu

mon angoisse en une douce euphorie et une sensation formidable de plénitude et de fierté.

Pourquoi fallut-il que juste à l'entrée du pont sur le Drac, près du routier illuminé, un barrage de police vînt gâcher notre voyage !

Jean ralentit, stoppa la Honda et marmonna sous son casque :

— Manquait plus que ça ! T'as tes papiers au moins ?

Je ne répondis pas et pour cause ! Je n'avais sur moi ni argent ni papiers, que ma montre, mon couteau scout et ma lampe de poche.

11

La banlieue traversée je me retrouve dans un quartier ancien aux ruelles tortueuses où je visite quelques poubelles intéressantes. J'ai toujours le collier de dressage autour du cou et je traîne derrière moi un court moignon de laisse.

J'ai déjà essayé plusieurs fois de m'en débarrasser, mais je n'y suis pas encore arrivé. Même le cuir que je ronge à chaque halte depuis des heures résiste. Plus pour longtemps ! Mais il me tarde de m'en défaire complètement car maintenant que je suis en ville, je vais avoir l'air suspect ce bout de cuir attaché au collier.

Soudain, au détour d'une étroite venelle, je découvre une grande place illuminée comme en plein jour, proche d'une rivière aussi large que la Seine. Impressionné par les immeubles cossus aux façades sculptées, les grands arbres et l'éclairage magnifique, je flâne de-ci, de-là, humant l'air du temps.

Des passants devisent paresseusement par petits groupes, debout sous les platanes ou bien assis sur des bancs. Aux terrasses des cafés d'autres gens bien habillés prennent le frais, dégustent des glaces ou boivent des alcools en riant aux éclats.

Ici la ville a un air de fête.

Je m'attarde un peu, longe les terrasses, glanant ici et là les miettes d'un repas ou un bon morceau jeté à mes pattes par une gentille noctambule parfumée comme un Yorkshire.

Vers deux heures du matin les gens s'en vont et les lumières s'éteignent peu à peu. Je m'éloigne moi aussi bien décidé à trouver un gîte pas trop inconfortable pour dormir quelques heures avant de repartir sur la trace de mes maîtres.

Je traverse la jolie place, contourne le kiosque à musique, longe les bancs où des amoureux enlacés se bécotent au clair de lune. Soudain, une ombre se détache d'un bosquet et je vois une main audacieuse venir à la rencontre du bout de cuir seul souvenir de ma laisse.

Je grogne et montre les dents, mais le type n'a pas peur.

A l'instant même où ses doigts l'ont saisi un bâton pointu s'enfonce douloureusement dans mon flanc.

Je me ramasse, le ventre collé au sol et, après quelques grognements rauques pour annoncer que je vais attaquer, je me redresse et ma gueule se détend brusquement vers le poing refermé sur mon lien. D'un coup de dents je vais le déchiqueter sans regrets. Mais l'homme a prévu la manœuvre, il retire prestement la main et mes mâchoires claquent dans le vide tandis que je reçois sur les reins un formidable coup de bâton.

Furieux, je bondis encore, mais l'homme esquive, joue du gourdin à mes dépens juste avant que je lui saute à la gorge pour tenter de le renverser.

Mais il doit avoir l'habitude de la bagarre car il réussit à placer son gourdin entre lui et moi avec une virtuosité de prestidigitateur. Au lieu de sa poitrine mes crocs se referment sur le bâton dont il se met à jongler, me soulevant de terre en tournant sur lui-même jusqu'à ce que je lâche prise.

Une nouvelle esquive et le voilà qui bat en retraite. Mais enragé par ses manigances, je le poursuis jusqu'à la route qui longe le fleuve.

Je l'entends siffler. En quelques bonds je le rejoins auprès du parapet qu'il fait mine de franchir. Nouveau coup de sifflet.

A la fois effrayé et furieux, je préviens sa manœuvre et saute par-dessus le muret. Mais il m'a encore feinté. Il est à nouveau près de la route, en train de faire un signe de la main. Je reviens sur lui bien décidé à l'étriper lorsque une camionnette stoppe à ma hauteur, tous phares éteints. Je me retourne et vois deux hommes gantés, armés de bâtons et de piques, jaillir du véhicule et se ruer sur moi. Surpris par cette nouvelle agression, je n'ai pas l'instinct de fuir. Je n'ai pas encore appris à avoir peur des hommes au point de les éviter à tout prix. En tout cas j'ai tort de ne pas me sauver au plus vite car ils lancent au-dessus de moi une sorte de filet de nylon. J'essaie de m'en dépêtrer, mais il est trop tard. Mes pattes se prennent dans les mailles et j'ai beau ruer dans les brancards, grogner et montrer mes crocs pour effrayer ces inconnus, peine perdue, je suis pris. L'instant d'après, les trois types me sautent dessus ensemble, me rouent de coups, étouffent mon museau sous un bâillon imprégné d'un produit bizarre qui me fait tomber dans les pommes.

Quand je reviens à moi je suis couché dans une étroite cage de bois, à l'arrière de la fourgonnette, les pattes entravées par des cordelettes de nylon, la truffe coincée dans une muselière.

Je reste là-dedans pendant des heures, assoiffé, sans bouger, obligé de faire mes besoins sous moi.

Je ne suis pas seul dans cette prison. D'autres camarades se trouvent dans la même situation que moi, ligotés eux aussi dans des cages. Par des couinements, des jappements plaintifs, nous échangeons nos impressions de misérables captifs.

Maintenant je comprends mieux la méfiance de certains chiens envers les humains. Autant il est des hommes gentils, compréhensifs, autant il y a de salauds parmi eux !

Au bout d'un certain temps un type vient ouvrir la porte du fourgon, jette un œil à l'intérieur pour voir si tout est en ordre, referme et démarre. La voiture roule au milieu d'une circulation dense ponctuée de coups de freins brusques, de claxons rageurs, dans une atmosphère de fumée nauséabonde et de gaz d'échappements.

Je surprends quelques bribes de la conversation entre le chauffeur et son accompagnateur.

— On en a pris combien cette nuit ?

— Une bonne vingtaine dont quelques belles bêtes !

— Combien tu crois qu'il va nous en donner Zino ?

— Dix sacs pièce et peut-être vingt pour les plus beaux !

— Tu sais à qui il les revend ?

— Non mais c'est probable qu'il les fourgue à des labos !

— Pour leurs expériences ?

— Ouais !

— Un cadon beau comme le berger allemand du quai va tout de même pas finir comme ça ?

— Tu sais c'est encore avec les labos qu'il court le moins de risque de se faire coincer ! Nous aussi d'ailleurs ! Eux se foutent de la S.P.A, des tatouages et des écolos ! Ils sont riches et intouchables. Tu vois pas des poulets ou des journalistes aller examiner des bêtes à qui l'on a inoculé le cancer ou le sida. Même sur la commission rogatoire d'un juge !

Il y a longtemps que la fourgonnette a quitté la ville et sa banlieue pour rouler en rase campagne. Je l'entends virer sur un chemin de terre dont les cailloux soulevés par les pneus tintinabulent dans les garde-boue. Elle finit par s'arrêter dans une cour de ferme. Un cousin un peu zélé et cabochard, attaché à sa chaîne, aboie comme un forcené.

Des camarades lui répondent, sur un tout autre registre, moins péremptoire, presque plaintif. Je comprends tout de suite que nous allons retrouver d'autres captifs et que pour nous tous ce ne sera pas la joie !

12

Jean se penche vers moi et me chuchote :

Tu répéteras sans faute ce que je dirai ! Pas de gaffe, hein ?

Je fis oui de la tête, grelottant de froid et claquant des dents. Je suis impressionné par les uniformes, les mitraillettes braquées, les motards pied posé sur le démarreur prêts à vrombir à la poursuite de tout contrevenant, les puissants gyrophares tournant silencieusement sur le toit des fourgons semblables à des corbillards, les torches braquées sur nos visages.

— Bonsoir ! Vous avez vos papiers ?

Jean fit coulisser lentement la fermeture éclair de son blouson, en retira un

portefeuille, tendit la carte grise et le permis de conduire à l'un des pandores.

Pendant qu'il regardait les papiers, son camarade fit le tour de la moto, contrôlant les plaques, vérifiant l'état général du véhicule.

Puis ce fut mon tour d'être sur la sellette.

Le gendarme éclaira mon visage et dit :

— Vous ne savez pas qu'il est interdit de rouler sans casque, jeune homme ?

— C'est que, euh... ! bafouillai-je lamentablement.

Jean intervint:

— Ce garçon s'était perdu. Je ne pouvais pas le laisser seul dans la nuit, en pleine montagne et je l'ai pris avec moi pour le ramener à Grenoble !

— Perdu ? En pleine nuit ? Vraiment ?

— Oui ! balbutiai-je gêné.

— Tu as tes papiers ?

— Euh... Non !

— Comment t'appelles-tu ?

— Thibault Dalibert.

— Tu a quel âge ?

— 13 ans !

— Dis-donc tu es bien jeune pour te promener tout seul, la nuit, sans papiers, en pleine montagne ! Tu habites où à Grenoble ?

—

— Allons, réponds ! fit le gendarme en tapotant la paume de sa main avec les papiers de Jean en signe d'impatience.

— J'habite à Clichy !

— Où ça ?

— Clichy près de Paris !

— Et tu n'as pas de carte d'identité ?

— Non ! Ce sont mes parents qui l'ont.

— Mais alors qu'est-ce que tu faisais dans la montagne en pleine nuit ?

— Nous sommes en vacances !

— Où ?

— Au camping du Lac à Lorgnes !

— Ecoute petit, ton histoire me semble bien confuse !

Le gendarme se tourna vers le motard pour lui demander :

— Vous savez pourquoi il voulait aller à Grenoble, ce petit ? Je ne comprends rien à sa salade !

— C'est pour retrouver Yalou ! dis-je au bord des larmes.

Maintenant que nous étions arrêtés je me sentais gelé, j'étais fatigué et avais envie de dormir.

— Yalou ?

— C'est son chien ! intervint Jean. Il a perdu son chien, à Villefranche je

crois, et vos collègues l'ayant retrouvé il veut aller le reprendre ! En tout cas c'est ce qu'il m'a dit tout à l'heure lorsque je l'ai trouvé au bord de la route !

C'est bien ça n'est-ce pas ? me demanda-t-il le visage penché par-dessus son épaule.

— Oui !

— Tes parents savent tout cela ? intervint le gendarme.

— Oui ! affirmai-je crânement.

Il fronça les sourcils, incrédule.

— Et ils t'ont laissé partir chercher ton chien tout seul en pleine nuit, sans t'accompagner ?

— Non !

— Bon ! Nous allons tirer cette affaire au clair. Et puis ce gosse a froid, il claque des dents. Il va venir dans le fourgon et vous, vous allez nous suivre au commissariat. Je garde vos papiers.

Une demie heure plus tard nous étions au chaud au commissariat d'Echirolles. Jean râlait bien un peu, disant que c'était un comble, qu'on ne pouvait même plus rendre service sans être arrêté, qu'il était pressé, que la prochaine fois les autres pourraient bien crever au bord de la route, il ne s'arrêterait plus !

Moi j'avais peur qu'ils téléphonent au camping et qu'ils réveillent mes parents. Mais je ne savais pas comment le leur dire.

Me voyant grelotter, un gendarme me prêta gentiment un gros pull trois fois trop grand pour moi, pour me réchauffer. Un autre nous apporta des cafés et des sandwiches.

Puis, celui qui nous avait déjà interrogé sur la route s'installa en face de nous, à califourchon sur une chaise.

Pour nous mettre à l'aise il se présenta :

— Je m'appelle Pierre Ledru, je suis brigadier de gendarmerie. Vous, le coureur motocycliste, c'est Jean Levillain et toi le noctambule Thibault. OK ?

Un peu coincés malgré les présentations, nous approuvons d'un simple hochement de tête.

— Bien ! Vous allez me raconter à nouveau votre petite histoire, afin que j'y voie un peu plus clair. Toi d'abord, Thibault !

Je reprends mon récit, en bafouillant, mais sans trop m'écarter de ma première version. Au grand soulagement de Jean, j'évite de le mouiller, car bien entendu il n'était pour rien dans ma fugue.

Mais je fus bien obligé d'avouer que mes parents n'étaient pas au courant, qu'ils me croyaient endormi sous ma tente. Aussi suppliai-je le brigadier de ne pas les prévenir.

Une demie heure plus tard, à son grand soulagement, Jean est libéré.

Quant à moi, après bien des palabres, des pleurs et des tergiversations, le gendarme décide de me ramener à Lorgnes avec un de ses collègues.

Il était quatre heures du matin.

Durant tout le voyage de retour le brigadier essaya de me faire parler. Je me dégelai peu à peu et je lui racontai notre voyage, la perte de mon chien adoré, nos vacances au camping du lac.

Pour moi rien n'était réglé pour autant. Qu'est-ce que j'allais prendre en rentrant ! Mon père serait certainement fou de colère et je pouvais m'attendre à une solide râclée.

13

Nous restons enfermés dans nos cages durant des heures. Sans manger. Nous sommes plusieurs dizaines d'animaux dans nos cages entassées les unes sur les autres, dans une vieille grange. Dès que l'un d'entre nous se met à crier, tous les autres répondent, et c'est un concert de hurlements à la mort, d'aboiements tragiques auquel répondent les vociférations des chiens de garde. Avec ma muselière je ne peux même pas me défouler.

Un matin la porte de la grange est enfin ouverte en grand et trois hommes chargent nos cages dans une camionnette et nous emmènent je ne sais où.

Après un voyage pas trop long, le véhicule s'immobilise dans un sous-sol où je suis assailli par des ondes maléfiques, angoissantes, des effluves de douleur et de mort.

On transporte nos cages sans ménagement, les cognant aux murs, avant de les entasser à nouveau les unes au-dessus des autres.

Puis, après de nouvelles heures d'attente, dans une atmosphère fétide de déjections animales, d'odeurs de produits chimiques et de sueur de trouille, d'autres hommes en blouse blanche viennent nous chercher. Ils nous expulsent brutalement, comme une vile marchandise, en renversant nos cages dans une sorte de cuve métallique où, sans nous libérer de nos liens, ils nous arrosent d'un jet d'eau tiède puant l'eau de javel.

Après quoi, sans nous sécher, ils coupent les cordelettes qui nous entravent et nous lâchent dégoulinants, à demi paralysés, dans une cour ombragée mais fermée de quatre hauts murs, où nous nous ébrouons l'un après l'autre, libérant nos vessies et nos intestins.

On nous a laissé nos muselières dont nous essayons de nous débarrasser, le plus souvent sans succès, en l'arrachant de nos pattes.

Puis, d'autres hommes en blouse nous appâtent avec une gamelle sur laquelle, domptés par le jeûne et le semblant de liberté retrouvée, nous nous ruons sans vergogne. Mais ce n'est qu'une feinte pour nous attirer vers une autre prison. En effet, comment pourrions-nous goûter aux aliments offerts, prisonniers de nos muselières !

Cette fois ce ne sont plus des cages de bois, c'est un univers d'un blanc immaculé, d'acier, de plastique et de verre qui nous accueille.

Enfermés dans des chariots à claire-voie qui circulent sur un tapis roulant nous subissons un nouveau lavage. L'eau sous pression sent fortement l'antiseptique. Nous passons ensuite dans une soufflerie d'air tiède avant de nous retrouver dans une vaste salle, avec d'étranges tubes transparents, des appareils bizarres, des tétines, où des jeunes femmes en blouses impeccables accueillent nos containers aseptisés. Sur notre tapis roulant nous transitons devant des centaines d'alvéoles où gisent des souris apeurées, des rats torturés, des lapins et des chiens petits et grands, tondus à chair, avec des blessures violentes, des électrodes plantées dans la tête, reliées à des machines par des fils et des tubes. Chacun de nos modules vint s'insérer parmi les autres. Nous sommes assaillis par une odeur douceuse de maladie, de souffrance et de mort qui rôde, les regards d'une froideur souriante et sans cœur de ces femmes-robots en blanc qui manient les scalpels, les éprouvettes et les poisons avec une virtuosité tranquille. Des anges viennent nous charcuter, nous appareillent et nous inoculent vivants les plus effroyables virus, sans une once de pitié ni le moindre remords.

Jadis, aux temps pas si lointains où je regardais distraitement la télévision en compagnie de mes maîtres, sans vraiment comprendre le sens de ces images, je voyais des films où des hommes torturaient d'autres hommes. Et à chaque fois mes maîtres semblaient émus et manifestaient bruyamment leur haine et leur réprobation devant l'ignominie de telles pratiques.

Dans cet immense laboratoire si clair, tiède et propre où des laborantines impeccables charcutent sans raison apparente mes frères et d'autres compagnons d'infortune de races inférieures que je méprisais jusque là, que je chassais et tuais volontiers au besoin quand j'avais faim, je sens gronder en moi une douloureuse révolte et naître une formidable haine.

Voilà, c'est mon tour. Une fille plutôt mignonne et toute jeune, à la bouche peinte, aux jolis yeux bleus, qui peut-être chez elle dorlote un chat ou cajole un petit chien, me rase ignominieusement tandis qu'un tortionnaire noir qui pue la mort, me maintient fermement. Une fois mon crâne et d'autres parties du corps dénudés, elle plante des aiguilles sous ma peau et m'instille des produits divers. Je me sens partir, tout doucement, et ma haine s'estompe, emportée par un bien-être artificiel.

Quand je sors de ma léthargie, je gis toujours attaché mais l'on a ôté ma muselière. Je me sens sans force et sans ressort. Une douleur sourde, diffuse est répandue dans tout mon corps. Et toujours ces odeurs chimiques, infectes, mêlées aux effluves de peur et de mort qui rôdent et m'incommodent. Une musique douce, bizarre flotte dans la vaste pièce. Parfois une brève conversation entrecoupée de rires me tire de mon abrutissement et j'écoute ! J'entends les respirations de mes compagnons de baigne, les battements de leurs cœurs.

J'entends jusqu'à leurs tremblements et leurs frissons quand ils rêvent, ou les bavardages morbides de nos bourreaux.

Je constate qu'à chaque fois que la douleur, la faim ou la soif reviennent une fille s'approche de ma cage et me fait une nouvelle piqûre qui m'apaise, me calme, me rassasie et m'hébète !

Le plus terrible c'est la rétention de mes besoins. J'ai beau essayer d'attirer l'attention sur moi, couiner, gémir, rouler des yeux implorants, personne n'a l'air de comprendre ma détresse. J'attends jusqu'à l'extrême limite, puis mon corps se relâche brusquement, et c'est la honte de l'incontinence et de la saleté.

Un garçon de laboratoire passe bien de temps en temps nettoyer mes déjections en me repoussant sans ménagement au fond de ma cage, mais cette sensation d'impuissance est terrible !

14

L'aube d'une magnifique journée blanchissait déjà le ciel lorsque la fourgon de la gendarmerie s'arrêta silencieusement devant l'entrée du camping. Je n'en mène pas large. Malgré les encouragements de Pierre Ledru et de son collègue je crains le pire. J'ai le cœur au bord des lèvres. Durant le voyage j'ai réussi à faire promettre au gendarme qu'il ne dénoncerait pas mon escapade à mes parents si tout rentrait dans l'ordre. Évidemment que s'ils étaient déjà au courant de ma fugue il serait obligé de tout leur raconter.

C'est en tremblant que je descends du véhicule. Pierre me prend par la main et m'accompagne jusqu'au portail. Le gardien n'est pas levé. Mais c'est complètement paniqué, dissimulé derrière le grand corps du gendarme, que je passe devant son chalet dont les rideaux sont encore tirés. Le premier danger passé je tire sur la main de Pierre, l'entraînant dans l'allée qui conduit vers le lac.

Je sais que mon père se lève tôt pour aller à la pêche et ce serait une véritable catastrophe s'il me trouvait debout en train de rôder dans le camp, la main dans la main d'un gendarme.

Faut dire qu'il a toujours eu une dent contre les flics et les «guignols» comme il appelle irrévérencieusement les gendarmes.

Il n'a jamais eu de chance avec eux. Depuis des années il collectionne les procès-verbaux de toute sorte et s'il est un seul radar embusqué sur la route il est sûr que c'est lui et pas un autre qui aura droit au P.V. !

Et, une fois arrêté, il ne peut pas se contenir, c'est copieusement qu'il les engueule et c'est à chaque fois de l'amende maximum qu'il écope !

Nous arrivons en vue de notre caravane sans avoir croisé âme qui vive. Je regarde Pierre en mettant un doigt en travers de ma bouche.

Rien ne bouge. Tout le monde semble dormir.

J'ai du pot !

Je lui serre alors la main très fort et je me glisse entre les pins jusqu'à ma tente dans laquelle je me jette, le cœur battant.

Le mot que j'ai laissé derrière moi est toujours en évidence sur le duvet. Personne ne s'est donc aperçu de ma fugue.

Je me rends compte que j'ai oublié de rendre à Pierre le pullover qu'il m'a prêté.

Je me déshabille à toute vitesse, enfile mon pyjama à l'envers et me faufile dans mon sac de couchage.

Ouf !

A peine m'y suis-je installé que j'entends remuer dans la caravane.

C'est Père qui doit préparer son déjeuner. Quelques minutes plus tard, à son habitude, il vient jeter un coup œil dans ma tente pour voir si tout va bien. Si je suis réveillé il me demande si je l'accompagne à la pêche !

Je fais semblant de dormir et il n'insiste pas. Mais, la présence du gros pull marin tirebouchonné sur mon sac de couchage l'intrigue.

Mon sang se glace. J'ai vu entre mes cils qu'il l'avait vu.

Zut ! Il va sûrement m'interroger là-dessus ! Va falloir que j'invente un mensonge crédible !

Un peu plus tard je m'endors pour de bon et c'est tard dans la matinée que je m'éveille.

Tout le camping bourdonne d'activité. Les enfants piaillent, les parents crient. Julie qui déteste que je dorme quand elle est réveillée ou que je m'amuse sans elle, fait exprès d'envoyer son ballon dans la toile de ma tente en faisant un bruit d'enfer.

Une fois debout je m'habille en vitesse, saisis le ballon et l'envoie à toute volée dans la figure de Julie qui se met à hurler ! Maman surgit pour voir ce qui se passe. Je vais l'embrasser tandis que ma sœur vient cafter en trépignant et pleurant à chaudes larmes.

— C'est Titou, il a voulu me tuer avec mon ballon ! Punis-le !

— Conne va ! je lui jette lorsque maman a le dos tourné, en tirant vigou- reusement sur sa natte.

Ses cris redoublent et elle essaie de me flanquer des gifles.

— Vous n'allez pas vous chamailler toute la journée, non ? Allons, ça suffit ! Titou tu n'as pas fait ta toilette, alors va vite. Surtout n'oublie pas de te brosser les dents ! Et toi Julie, tu vas venir avec moi au marché !

— Non je ne veux pas !

— Ah ! ces mioches ! Quelle engeance ! Qu'est-ce que tu veux faire alors ?

— Je veux que Titou m'emmène dans sa cabane ! Il m'a promis !

A part moi je me dis que j'ai encore fait une belle bêtise en lui montrant un jour mon antre secret.

— Vous allez encore vous disputer et tu reviendras en pleurs, les vêtements en loques. Non, tu vas m'accompagner au marché et puis tu

m'aideras à faire la cuisine. Pendant ce temps Titou va nettoyer le campement, balayer la caravane, ranger sa tente. Tu veux bien n'est-ce pas mon chéri?

— Ouais !

— Après le repas il essuyera la vaisselle pendant que tu la rangeras et vous aurez quartier libre tout l'après-midi. Ça vous va ?

Il fallait bien !

Lorsque Père rentra de la pêche vers une heure il était de fort belle humeur. Il y avait de quoi. Il ramenait une dizaine de truites et un superbe brochet !

Nous le félicitons tous bruyamment, moi avec plus d'enthousiasme encore que maman et ma sœur. Car je me dis qu'il oubliera ainsi le mystérieux pull entrevu sur ma couche !

Le fait est qu'il ne m'en parla pas.

Le repas fut joyeux, détendu, sans aucune des querelles habituelles. Tout baignait !

Nos corvées de vaisselle accomplies Julie et moi laissons nos parents à leur sieste et, rabibochés, ayant complètement oublié nos disputes matinales, nous quittons le camp pour nous enfoncer dans les bois qui surplombent le lac. Je traîne une lourde sacoche avec moi. Et là, au milieu d'un cirque de rochers d'où jaillit une source vive nous retrouvons la cabane que je suis en train de construire.

Elle est déjà bien avancée et j'en suis très fier. A part Julie je ne l'ai encore montrée à personne.

Je ne sais même pas si j'inviterais Maman.

En tout cas tout est prêt pour le retour de Yalou ! Car c'est dans la perspective du retour de mon chien que je l'ai construite. Comme il est interdit de camping il logera là et, je suis bien décidé à l'y rejoindre chaque nuit, dès que mes parents seront couchés !

En attendant, le plancher et les murs achevés, je m'attaque au toit. Comme les autres jours j'ai pillé la boîte à outils de papa, emmenant clous, marteaux, tenailles, égoïne, vis, que je rapporte chaque soir au camping dans la sacoche.

A la vue de la construction Julie bat des mains !

— Elle est super !

Ma sœur veut elle aussi contribuer à cette installation et déballe le contenu de son balluchon. Une vieille tenture, un tapis de sol élimé, des photos découpées dans des revues qu'elle punaise aux parois de bois brut donnent aussitôt une apparence civilisée à la cabane.

Elle n'a pas oublié notre goûter et me montre, les yeux brillants, les paquets de gâteaux, les pots de miel et de confiture qu'elle a chapardés sans que maman ne s'en aperçoive.

J'abats des arbustes, scie, rabote et cloue toute l'après-midi. Le temps passe vite.

Pour trouver du bois propice à mes charpentes je dois m'éloigner de plus en plus loin car tous les arbres à la mesure de mes outils ont déjà été abattus. A un moment donné, comme je me suis enfoncé dans un taillis plein de ronces au pied d'une falaise, je perds soudain pied et me retrouve au fond d'un vaste trou dissimulé sous la mousse et les fougères.

Ouf ! J'ai eu plus de peur que de mal.

Lorsque j'essaie de me dégager je vois avec effarement que le trou dans lequel je suis tombé correspond à une sorte d'entonnoir en pente, prolongé d'un tunnel creusé dans le roc qui semble s'enfoncer sous la montagne en suivant le lit du ruisseau.

J'hésite à m'y aventurer car je sais que ma petite sœur est restée toute seule à la cabane et qu'elle est froussarde. Mais stimulé par la curiosité j'esquisse quelques pas dans l'étroit boyau jusqu'à l'orée d'une grande pièce obscure et silencieuse que seul le murmure d'une source perturbe.

Comme je n'ai pas de lampe je reste sur le seuil, laissant mes yeux s'habituer à la pénombre. Je finis par deviner l'existence d'une superbe caverne.

Le cœur battant, ivre de ma découverte, je bats en retraite bien décidé à ne souffler mot à qui que ce soit de ma trouvaille.

15

Je ne sais combien de temps dure cette étrange situation. J'ai perdu toute notion de l'heure. Parfois les lumières se tamisent, nos geôlières disparaissent mystérieusement pour reparaître un peu plus tard en plein jour. Elles changent nos pansements, nous piquent à nouveau, écrivent des signes mystérieux sur une sorte de tableau blanc accroché à nos cages étincelantes de propreté.

Pas une caresse à espérer de leurs mains gantées, pas une lueur de sympathie dans leurs yeux inexpressifs dissimulés derrière des hublots. Il arrive que même leurs visages soient totalement masqués lorsqu'elles nous charcutent, immobilisés sur une table d'opération. Mais j'assiste rarement à cette horreur car elles m'endorment avant.

Et toujours ces mêmes gestes mécaniques, comme si elles étaient des machines.

Le plus terrible c'est de voir et d'entendre souffrir les autres. Ici il n'y a pas que des chiens. Je dois avouer qu'à part quelques hommes et mes semblables, les autres races m'étaient parfaitement indifférentes jusque là. Certaines faisaient même l'objet de mon plus total mépris ou n'offraient d'autre intérêt que le plaisir de les chasser et de les manger. Mais ici tous les animaux sont devenus frères dans l'horreur et logés à la même enseigne. D'où une certaine solidarité entre victimes qui me fait prendre en pitié les souris blanches et les rats que l'on place régulièrement dans des cages électrifiées où le courant qui

le secoue ou les paralyse est de plus en plus fort. Les singes aussi, si semblables à nos dieux avec leurs grands yeux terrifiés lorsqu'on les opère sans anesthésie pour servir de témoins à leurs compères opérés sous analgésiques.

Parfois un homme en blouse verte accompagne nos tortionnaires dans les travées, regarde les tableaux et vient nous palper d'une main gantée, retrousse nos paupières, ouvre notre gueule, examine notre langue.

Cette nuit, mais est-ce vraiment la nuit ? - comme si nous nous étions donnés le mot, tous les prisonniers du laboratoire se mettent à gratter, à gémir, à grogner, à aboyer, secouant nos cages, allant jusqu'à arracher nos pansements. C'est un concert de hurlements, d'aboiements, de glapissements auquel même les souris et les rats terrifiés prennent part, mêlant leurs cris suraigus ou plaintifs à nos vociférations.

Tout cela est vain car personne ne nous écoute. Cette agitation séditeuse ne fait que réveiller nos douleurs et stimuler notre haine impuissante mais il est bon de se défouler de temps en temps.

Après une demie heure de révolte tout rentre dans l'ordre. Seuls les gémissements que provoquent ici et là des douleurs réveillées troublent le silence.

Je finis par sombrer dans un sommeil lourd et hébété.

Je rêve qu'un garçon, beau comme le soleil et ressemblant à Titou, mon jeune maître, vient en compagnie d'une armée de chiens volants aux ailes diaphanes, nous libérer de notre prison maudite, nous délivrant des fils et des électrodes avant de nous emmener dans une belle propriété pleine d'oiseaux tentateurs, de lapins à courser, où nous vivons libres et heureux sans colliers ni chaînes.

Le songe est tellement merveilleux que je suis vraiment très déçu lorsque je me réveille toujours entravé, mutilé, relié aux appareils, avec une douleur diffuse dans tout le corps et la sensation angoissante du sang qui tape dans mes veines.

Pourtant, à un moment donné, dans la clair-obscur des veilleuses, voici que je vois des ombres s'agiter, aller et venir autour de nous. Ce sont des êtres humains, mais ils ne sentent pas la mort comme les diabesses blanches du laboratoire. Brusquement le faisceau lumineux de torches vient éclabousser nos cages de lumière.

Sous l'éclairage violent d'un projecteur et dans l'éclat des flashes, une dizaine de garçons et de filles prennent des photos, filment nos cages. D'autres les ouvrent rapidement, leurs mains amicales nous détachent de nos liens, déconnectent les tubes, les cathéters et les électrodes qui nous hérissent. Sans craindre nos morsures de prisonniers paniqués par leur intrusion subite, la lumière crue qui nous aveugle, ils nous emmènent doucement hors de nos geôles vers une camionnette, nous caressant, nous murmurant des mots apaisants.

Leur intervention est tellement inattendue que le chahut reprend, plus fort

qu'avant. Nous ne comprenons absolument pas à qui nous avons affaire, ni ce que nous veulent ces inconnus.

Certains d'entre eux sont maladroits nous blessent en voulant nous soulager. De pauvres camarades sous calmants, à qui l'on a inoculé le cancer, le sida ou la rage, agonisent et préfèrent qu'on les laisse mourir en paix plutôt que de les faire souffrir davantage en les libérant.

Trop lourd pour être porté je grogne en montrant les dents lorsque les inconnus qui viennent de me désentraver me posent sur le sol m'invitant à les suivre. Je suis trop faible et ankylosé de partout. Mes muscles refusent d'abord tout mouvement et je m'affaisse bêtement à leurs pieds.

Je les entends qui chuchotent. Une main me caresse, d'autres essaient de me soutenir. Fou d'espérance d'échapper à ce bagne, je m'efforce de tenir sur mes pattes. Après quelques essais infructueux j'y parviens et réussis même à marcher au prix douleurs lancinantes.

C'est complètement hébété, plongé dans une sorte de cocon ouaté que je débouche devant le bâtiment, suivi par mes libérateurs qui voudraient me faire monter dans une fourgonnette. Mais la vue de nouvelles cages me remplit de terreur. Je tremble de colère, le poil révolté. Ce type de véhicule me rappelle de trop mauvais souvenirs. Sans remercier mes sauveteurs, je file dans la nuit, clopin-clopant, trop content d'avoir recouvré ma liberté.

Un collet prisonnier, libéré en même temps que moi m'emboîte le pas. C'est Sally, une belle chienne aux grands yeux de biche qui ne me lâche plus d'un poil.

16

Je meurs d'envie de clamer ma découverte, de faire visiter ma grotte à Julie, à Maman et même à Papa. Mais je sais que je ne dois en parler à personne. Car, dès demain, c'est dans cet abri secret que je viendrai installer mes pénates. C'est dans cette magnifique caverne que j'aménagerai la maison de Yalou où je suis bien sûr que personne ne pourra venir nous déranger.

De retour à la cabane je trouve ma sœur en train de trépigner :

— D'où viens-tu Titou ? Regarde ! Tu as ta culotte déchirée et tu es tout sale !

— Je suis tombé dans un trou, j'ai failli me tuer ! exagèrai-je.

— Tu n'es pas blessé au moins ?

— Non ! Je ne crois pas !

Je regarde ma montre.

— Il est sept heures, zut il faut déjà rentrer !

J'ai juste le temps d'aller au bord du ruisseau me débarbouiller un peu, enlever le plus gros de la boue sur mes vêtements et mes chaussures. Mais j'aurai de toute façon droit à une scène pour mes vêtements déchirés.

Nous rentrons à temps pour nous mettre à table. Mais je fais un rapide détour par ma tente pour me changer.

Quand j'arrive dans la caravane mes parents sont à table et la télé est allumée. Nul ne s'est aperçu de ma fugue de la nuit dernière et si Julie ne me dénonce pas j'éviterai peut-être une punition pour avoir déchiré mes vêtements.

Affamé, j'avale les hors d'œuvre sans mâcher tout en regardant les nouvelles régionales sur la 6. Soudain, des images incroyables me sautent au visage. Sur l'écran, en gros plan je vois apparaître Yalou.

Père, Mère et Julie l'ont reconnu eux aussi.

L'air malheureux, les oreilles ramenées vers l'arrière, pathétique, il nous regarde droit dans les yeux, suppliant.

La tête hérissée d'électrodes reliées à des fils, des tubes plantés dans sa gorge il nous implore de faire quelque chose.

— Tu es sûr que c'est Yalou ? me chuchote Maman.

— Oui ! Regarde la petite tache claire sur sa joue et son grain de beauté près de la truffe.

Mais déjà l'image dévie sur d'autres bêtes tout aussi maltraitées.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

L'explication nous parvient sous la forme d'un bref commentaire accompagnant le film:

Le commando de lutte anti-vivisection qui s'est introduit par effraction la nuit dernière aux laboratoires Xybertel affirme avoir libéré une cinquantaine d'animaux martyrs parmi les centaines de singes, chiens et autres animaux leur servant de cobayes. Ces inconnus à qui nous laissons la responsabilité de leur déclaration musclée, nous ont fait parvenir ce film vidéo tourné au cours de leur intervention. Nous le projetons à titre documentaire et nous prions les personnes sensibles de nous pardonner le caractère insoutenable de certaines images. Mais nous pensons que l'information doit primer et que la vue de telles horreurs pourra en éviter d'autres.

— Il faut faire quelque chose ! criai-je en éclatant en sanglots ! Papa ! Allons tout de suite chercher Yalou !

— Tu en as de bonnes ! Où veux-tu qu'on aille ? La seule chose qu'on puisse faire, si tu es sûr que c'est bien notre chien, c'est de porter plainte pour vol !

— Tu vois Papa, dis-je le visage baigné de larmes, qu'il fallait aller à Villefranche avant-hier ! Tout cela ne lui serait pas arrivé !

— Écoute fiston on va pas gâcher nos vacances pour ce clebs ! Si tu veux, nous irons à la gendarmerie déposer plainte ! Un laboratoire c'est riche, ça pourrait nous rapporter gros !

Mon sang ne fait qu'un tour.

C'est tout pâle, le cœur battant, que je balbutie :

— Porter plainte, tu crois ? mais pourquoi à la Gendarmerie ?

Après mon équipée de la nuit dernière je suis effaré à l'idée de voir mon père rencontrer Pierre Ledru ou Jérôme Passard. Je crains que, malgré leur promesse, ils ne finissent par lui apprendre mon escapade !

— Voyons, Papa, tu l'as entendu comme moi Yalou est à Lyon, aux Laboratoires Xybertel. C'est là-bas qu'il faut aller le chercher ! Et tu ne déposeras plainte que s'ils ne veulent pas nous le rendre !

— Non, Papa a raison, intervient maman, allons d'abord à la Gendarmerie. Ils nous diront ce qu'il faut faire. Après tout c'est toi qui insistais tant pour aller voir les gendarmes, il y a deux jours !

17

Cette fois la ville et ses hommes me font vraiment peur. Je me sens vulnérable. J'ai hâte de me retrouver en forêt. Au moins là-bas les dangers sont prévisibles. Les trous faits dans ma tête, dans le ventre et dans la cuisse seront longs à cicatriser. Une grande lassitude s'est abattue sur moi et je n'ai plus cette fougue, cette vivacité, cet enthousiasme d'antan. Je pense que ce sont toutes les drogues que les diabesses blanches m'ont inoculé.

Mais cette douloureuse expérience m'a mûri. Si jamais je retrouve mes maîtres, je ne me conduirai plus comme avant. Je ne me révolterai plus devant leurs petites injustices, leurs manies à mon égard. Même si Victor me crie après ou me donne parfois des coups de pied, si Amélie me chasse de la cuisine à coups de torchon en me traitant de voleur alors que c'est Julie qui a mangé le gâteau qu'elle m'accuse d'avoir chapardé, ils sont mes maîtres, et ils ont le droit d'être un peu injustes avec moi. Et puis il y a Titou, mon jeune dieu ! Mon gentil maître et seigneur ! Oh ! que je serais heureux de le retrouver ! Mais je rêve ! Quant aux autres, à tous les autres, c'est l'ennemi ! Je n'ai rien de vraiment bon à attendre d'eux. Aussi ne me laisserai-je plus faire, ni toucher ni même caresser sans mordre d'abord !

En attendant, il est urgent pour Sally et moi de retrouver la campagne. Ma compagne est plus mal en point que je ne le suis. Elle est restée prisonnière plus longtemps et ses tortionnaires du laboratoire l'ont à tel point estropiée qu'elle a de la peine à soutenir mon rythme.

Nous avons d'abord traversé une rivière sur un pont de pierre, puis nous avons suivi une longue avenue bordée de grands arbres où d'innombrables cousins ont levé la patte avant nous pour marquer leur territoire. Le jour se lève. Quelques maîtres promènent déjà leurs toutous qui grognent en nous voyant passer libres. Nous nous retrouvons devant une gare. Des cafés de la place émane une bonne odeur de café au lait et de croissants chauds. Nous sommes à jeun. Nous empruntons un nouveau boulevard, interminable qui semble suivre la voie du chemin de fer. En chemin je renverse une poubelle plus odorante

que les autres et partage avec Sally quelques reliefs un peu faisandés qui sont un vrai régal après nos repas de piqûres vitaminées. C'est le premier véritable festin depuis Villefranche.

Un carrefour encore, où sans hésitation je choisis la route qui conduit vers le soleil. Les maisons plus grises deviennent moins hautes. Parfois un jardinet les entoure où des chiens aboient. Puis c'est carrément la banlieue, avec des entrepôts, des hangars, des ruelles sordides, des bicoques et des chiens de garde affamés et hargneux.

Je réponds parfois à leurs interpellations comminatoires, mais sans conviction.

Après des kilomètres de zone c'est enfin la campagne, avec des champs à perte de vue. Les voitures vont plus vite, les odeurs ne sont plus les mêmes. Je décide de nous éloigner de la route pour emprunter des sentiers ou couper à travers champs. De temps à autre nous croisons la trace d'un lapin ou d'une perdrix. Nous la suivons quelque temps mais sans insister.

Nous trottons longtemps, entrecoupant notre course de petites siestes paisibles à l'abri d'un bosquet à écouter le chant des oiseaux. Couchés l'un près de l'autre Sally et moi nous léchons mutuellement nos plaies. Elle roule parfois sur le dos, confiante, écartant ses pattes. Alors je plonge vers son ventre que je mordille affectueusement remontant vers sa gorge offerte.

Je l'aime bien, Sally, mais c'est Titou mon maître, et lui je l'adore !

Au loin, dans les champs de blé, d'énormes machines vrombissent dans un nuage de poussière. De loin en loin un homme sur un chemin de terre, un paysan à bicyclette, une ferme dessinent leurs silhouettes grises.

Par précaution j'évite les villages et les fermes isolées. Sally me suit comme si elle savait parfaitement où nous allons et moi je vais, droit devant moi, comme si j'avais un but précis. Or mon seul but est de retrouver Titou. Mais à vrai dire je n'ai pas la moindre idée sur sa résidence actuelle ni sur le chemin que nous devons suivre pour y parvenir.

J'avance à l'estime et marche à l'instinct.

Mais un grand homme n'a-t-il pas dit : Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ?

Je suis donc mon petit bonhomme de chemin, au gré des hasards du chemin et de ma fantaisie, suivi par la bonne Sally.

La nuit nous découvrons une forêt magique, avec toutes sortes de bonnes odeurs, des bruits bizarres, des lumières étranges.

Là nous trouvons toujours un ruisseau où nous désaltérer, un petit rongeur à savourer ou un lapin à courser. Avec Sally nous partageons en frères, sans trop nous disputer. Nous dormons quelques heures, au creux d'une grotte ou d'un terrier de renard désaffecté, toujours un peu sur le qui-vive, sans nous abandonner à l'apparente sécurité.

Nos forces reviennent au contact de la nature, nos corps retrouvent leur souplesse, éliminant les toxines des médicaments administrés de force.

Au bout de trois jours j'ai récupéré mon allant, ma joie de vivre et tout mon enthousiasme. Mes plaies se sont cicatrisées. Sally aussi est plus forte. Elle ne boîte plus. La nature est magnifique et nous reprenons confiance en nous.

Une nuit nous abordons une immense forêt très belle dans laquelle nous nous enfonçons avec délices. Nous croisons d'innombrables pistes, flairons des odeurs inconnues qui éveillent en nous notre instinct de chasseurs. Comme nous n'avons guère mangé de la journée nous nous élançons sur une piste fraîche à l'odeur forte qui nous provoque et nous excite. Nous filons comme deux flèches bondissant à travers ronces et halliers jusqu'à ce que nous entendions droit devant nous le bruit des sabots du gibier que nous traquons. Nous courons depuis longtemps à travers la forêt enchantée, franchissant des fossés, remontant des pentes abruptes jusqu'à deviner devant nous, dans la nuit claire, un troupeau de chevreuils.

Nous forçons l'allure, flairant le sang d'une bête blessée, lorsque soudain, du haut d'un rocher, nous entendons deux coups de feu suivis de deux autres et de l'interminable écho de la fusillade.

Une bête frappée de plein fouet se cabre avant de rouler par terre, blessée à mort. D'un bond nous sommes sur elle et, sans pitié, en chiens sauvages et affamés que nous sommes redevenus, nous nous attaquons à elle, déchirant sa chair encore tiède de nos crocs.

Mais, à peine nous sommes-nous roulés de joie dans le sang chaud du chevreuil qu'une ombre se glisse entre les arbres et les rochers et, levant son long bâton à feu, vise dans notre direction et tire.

Cela fait un bruit terrible.

Foudroyée, Sally pousse un cri bref avant de s'écrouler. Méfiant, je bondis en arrière, me dissimule derrière un rocher juste à temps. Un autre coup de feu éclate et j'entends le bruit mat des chevrotines claquer sur la pierre.

J'esquisse un mouvement tournant, me glisse derrière l'homme armé en escaladant l'escarpement de roches d'où, surplombant le champ de bataille, j'assiste à une scène étrange.

L'inconnu au fusil a retourné Sally du pied pour voir si elle était bien morte, puis, armé d'un grand couteau il se met à dépecer le chevreuil dont il entasse les morceaux de choix dans des grands sacs de plastique.

Quand il en a terminé avec la bête, il s'éloigne vers la plaine, chargé comme un baudet. Alors seulement je descends prudemment de mon perchoir, m'approche du corps immobile de Sally que je renifle, dont je lèche les blessures en grondant de colère. Mais il n'y a plus rien à faire, elle est bien morte ! Alors, ma faim revenant, je me gave goulûment des restes du chevreuil jusqu'à m'en faire éclater l'estomac.

Je passe la nuit dans une anfractuosit  du rocher, dormant d'un sommeil plein de r ves.

Au petit jour je reprends la route   travers bois. Le climat, le relief et la

végétation changent peu à peu. Je suis dans une région de montagne où les routes et les maisons se font plus rares. Les conifères et leurs parfums de résine ont remplacé les feuillus, la terre se fait plus chaude et plus sèche.

Tour à tour je marche, cours, trotte, droit devant moi, d'instinct, sans savoir où je vais ni pourquoi je file dans cette direction plutôt que vers une autre.

Une belle matinée s'annonce, sans un souffle de vent. Je me couche au soleil, regardant le paysage, regardant de rares voitures peiner sur la route en lacets contrebas. Soudain, une brise furtive fait frissonner les aiguilles des pins autour de moi et je discerne, entre les mille effluves diverses de la nature une odeur bien connue.

Je me lève d'un bond, museau au vent, humant l'air ambiant. J'ai dû me tromper, je ne retrouve plus le relent caractéristique de la présence de mon jeune maître.

Intrigué je m'élançai tout de même dans la pente et cours vers la route et là, subitement, dans les touffes d'herbes sèches des bas-côtés je retrouve avec une joie fantastique l'odeur de Titou.

Je ne peux pas me tromper ! Je la reconnaîtrai entre mille !

Bouleversé, je me mets à courir comme un fou, museau au sol, suivant cette trace divine, sans réfléchir davantage. Suis-je bien sûr d'avoir pris la bonne direction? Que mon jeune maître est bien passé par là?

Je m'en moque. J'ai retrouvé sa trace. Cette fois, je ne la lâcherai plus ! Mais oh ! là ! Que se passe-t-il? Voilà que la piste s'arrête net. Elle est remplacée par des effluves d'essence et de caoutchouc ! Et plus de traces de Titou ! Rien ! Comme s'il s'était volatilisé.

Le cœur battant je fouille les alentours, renifle chaque brin d'herbe, chaque caillou. En vain. Titou est venu jusqu'ici et là il a disparu !

Au bout d'un moment je ne peux m'empêcher de lever la tête et d'aboyer comme un fou, sans pouvoir me résigner à quitter cet endroit où j'ai l'impression de perdre mon maître pour la troisième fois. Mais soudain, lorsque une voiture claxonne bruyamment comme pour se moquer de mes aboiements, une idée lumineuse me vient. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Bondissant de joie, je rebrousse chemin, suivant la trace, narines au sol, dans l'autre direction: celle de la vallée.

Le crépuscule est magnifique. Au-dessus des montagnes le ciel s'est embrasé dans une symphonie d'or, d'indigo et de pourpre. Au fond de la vallée la nuit s'avance déjà à pas de loup le visage revêtu de son masque de velours noir. Papa m'a pris par la main. Ce geste affectueux ne lui est pas tellement habituel. Maman est restée à la caravane avec Julie. Ma main tremble dans la large paume tiède de Père.

— Pourquoi frissonnes-tu ainsi ? Tu as froid ?

Je ne peux pas lui dire que j'ai peur d'aller à la gendarmerie en sa compagnie. J'ai peur que Jérôme soit trop familier avec moi, qu'il lui échappe un signe de connivence ou une phrase qui mettrait la puce à l'oreille de papa.

Heureusement, il a décidé que nous irions à pied jusqu'au village. En chemin nous parlons de choses et autres. Père me demande si je me plais ici, pourquoi je vais si rarement à la pêche avec lui. Je lui réponds comme je peux, avec tout ce qui me passe par la tête, puis je détourne la conversation sur mon sujet préféré: Yalou.

Et à chaque fois que nous parlons de mon chien je sens une gêne chez mon père qui, le plus souvent se transforme en énervement.

— Pourquoi toujours parler de ce cador, comme s'il n'y avait que lui sur la terre?

— C'est que je l'aime ! Yalou est mon seul ami véritable !

Père haussa les épaules, marmonnant «Comment peut-on être l'ami d'une bête !»

— On dirait que tu l'aimes plus que nous, plus que ta sœur.

— Vous ce n'est pas la même chose ! Vous êtes des adultes, c'est moi qui vous appartiens !

— Mais Julie, c'est bien ta petite sœur à toi !

— Oui, c'est vrai ! Mais elle ne fait jamais ce que je veux tandis que Yalou il m'obéit !

Papa ne répond pas.

Nous marchons en silence chacun de notre côté. Père fumant, moi réfléchissant sur ce que je vais pouvoir dire pour me défendre si les gendarmes lui racontent mon équipée de la nuit !

Mon seul espoir c'est que Pierre Ledru n'ait pas encore rencontré Jérôme Passard.

Quand nous arrivons sur la place, la nuit est tombée ! Et la Gendarmerie fermée !

Je pousse un gros soupir de soulagement.

Père grommelle:

— Tu vois que ce sont des feignants ! Jamais là quand on a besoin d'eux ! Je le trouve d'une mauvaise foi exemplaire, mais pour une fois j'approuve, trop content de l'aubaine.

— Bon rentrons !

— Tu me paies un Coca ?

Le Café de la Place est ouvert.

— Si tu veux !

Nous nous attablons sur la terrasse. Il boit une bière et je déguste mon coca avec délices. Comme papa est de bonne humeur et en veine de générosité il m'offre encore une glace au chocolat à la pistache, et me propose une

partie de baby-foot. Je le bats deux fois de suite.

Il paie et nous repartons, main dans la main vers le camping.

— Tu sais, demain matin il faut que je me lève tôt pour aller à la pêche ! J'ai découvert un coin à brochets fantastique. Tu viens avec moi ?

— Non ! Je veux qu'on sauve Yalou d'abord.

— Alors tu iras déposer plainte au commissariat avec maman ! Vous vous débrouillerez très bien sans moi !

— Et juste après, nous irons le rechercher à Lyon n'est-ce pas ?

— Mais bon Dieu ! Tu n'y penses pas ! On va demander de grosses indemnités au Laboratoire pour nous l'avoir volé, mais il est hors de question de récupérer le chien ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Ils lui ont inoculé un tas de maladies, la tuberculose, le cancer et peut-être même le sida ! Ils l'auront disséqué au point qu'il ne pourra sûrement plus jamais marcher ! Ils peuvent se le garder !

— Tais-toi Papa ! Je veux Yalou ! Même blessé, malade ou estropié, c'est mon ami ! Je le soignerai et je le guérirai !

Papa accéléra le pas me laissant trotter derrière lui. Il frappa son front du plat de la main et s'écria :

— Mon fils est complètement barjot ! Déjà que les bêtes sont interdites au camping voilà qu'il veut passer ses vacances à s'occuper d'un chien malade.

Bouleversé par ses remarques, je traînai les pieds et ce fut séparément que nous rentrâmes, moi pleurant à chaudes larmes, lui de plus en plus exalté.

Je me couchai sans me déshabiller.

Je mis longtemps à m'endormir.

Mon sommeil fut peuplé de cauchemars. Je me réveillai en sursaut, tout en sueur, tremblant d'horreur devant les images entrevues, dont je ne savais plus si c'était la réalité ou le rêve. Puis ce furent les moustiques qui vinrent m'importuner. J'eus beau leur faire la chasse, enfoncer la tête sous le drap de mon sac de couchage, il y en avait toujours un qui trouvait la faille et réussissait à me piquer.

Mais au petit matin, lorsque j'émergeai de ma nuit agitée, ce fut l'éblouissement !

Cette fois encore je me demandai si je ne rêvais pas !

Couvert de poussière et de brindilles, Yalou se vautrait sur mon sac de couchage, jappait de joie en me léchant le visage.

Je me relevai à demi sur mon matelas pneumatique, passai mon bras au-dessus de son corps amaigri et il s'allongea tout contre moi le museau aplati sur mes jambes, me léchant les mains.

— Yalou ! Yalou ! Mon Yalou ! sanglotai-je submergé par la joie, en embrassant son pelage qui sentait la forêt et la mousse.

Quant il voulut manifester trop bruyamment son plaisir de nos retrouvailles je lui fermis la gueule de mes deux mains, posant mes lèvres sur son museau.

— Il ne faut pas faire de bruit Yalou ! Il faut que personne sache que tu es de retour ! Je ne veux pas qu'on nous sépare à nouveau ! Tu vas rester ici ce matin, après nous aviserons ! En tout cas c'est le plus beau jour de ma vie !

19

Tout à la joie de nos retrouvailles je décide d'installer confortablement la grotte où nous logerons Yalou et moi durant le reste de nos vacances. Je me débrouillerais pour ne rentrer au campement que juste le temps qu'il faudrait pour avaler les repas, faucher un peu de nourriture, et donner le change, le soir, au moment du coucher !

Quelle belle vie nous allons avoir ! Nous passerons nos journées à escalader les collines et à courir les bois. Nous ferons des feux de camp dans la caverne et nous irons à la chasse aux lapins dans la forêt. Nous chercherons les trésors dissimulés depuis des siècles dans les entrailles de la terre ! Quel dommage que je ne puisse pas partager ma joie avec ma sœur ou maman ! Mais j'ai trop peur qu'ils racontent tout à Papa.

La matinée se passa sans histoire. Maman s'étonna bien de ma subite gaieté mais comme elle avait fort à faire avec le ménage, la lessive, les courses et la cuisine, elle ne m'interrogea pas. Il ne fut pas non plus question d'aller ensemble à la gendarmerie. A midi le repas fut très calme. La pêche ayant été fameuse Papa Victor est de fort belle humeur.

Dès que je pus sortir je table je cours à ma tente retrouver Yalou.

Il dort comme un bienheureux. Mais dès qu'il me voit, il se redresse et veut manifester sa joie en aboyant. Je muselle sa gueule de mes mains, lui murmurant qu'il lui fallait se taire, rester sage. Il remue la queue comme s'il comprenait tout ce que je lui dis.

D'ailleurs je suis sûr qu'il comprend tout !

Je vide dans sa gamelle la pâtée que j'ai réussi à chaparder et il mange de fort bel appétit.

Après quoi je vais jeter un coup d'œil à côté, dans la caravane, pour voir ce que font mes parents.

Ils font la sieste et dorment déjà à poings fermés.

Quant à ma sœur, je n'en trouva pas trace ! Elle a dû aller chez les Verdier retrouver sa petite camarade Dorothee. J'en profite pour entasser toutes les affaires que je peux dans mon sac à dos, emporte une couverture, un briquet, des bougies, une lampe de poche et, surveillant les parages, je m'enfuis avec Yalou hors du camping vers la forêt proche. Là, négligeant ma cabane en construction, nous nous dirigeons vers le taillis impénétrable qui dissimule l'entrée de ma grotte et nous nous fauflons sous les ronces.

Une fois dans notre magnifique refuge je permets à Yalou d'aboyer tout son saoul. Et, certains de ne pas être dérangés dans notre souterrain, nous

nous livrons à une formidable partie de jeux qui nous met hors d'haleine.

En plusieurs voyages nous ramenons d'une coupe forestière un tas de bûches, des brindilles et du petit bois.

Une vie fantastique commence. Dommage qu'il faille retourner au camp aux heures des repas ! Nous pourrions parfaitement vivre en autarcie dans notre royaume !

Après nos jeux et la corvée de bois, je décide d'aller prospecter le fond de la grotte en suivant le cours du ruisseau souterrain qui serpente entre les rochers. Nous franchissons d'abord une étroite fissure, remontons une cheminée en pente pour déboucher dans une autre cavité. C'est une immense salle très haute. A la lueur de ma torche je vois avec étonnement des dessins représentant des animaux et des hommes stylisés et, ici et là, quelques inscriptions bizarres que je n'arrive pas à déchiffrer.

Nous avançons encore jusqu'à un étroit boyau, arrivons à un embranchement de la faille rocheuse. Sans me laisser le temps de décider quelle direction nous allons prendre, Yalou file vers la droite, museau au sol, aboyant de toutes ses forces. Je le suis en rampant dans le sable blanc bien sec. Nous avons perdu le ruisseau et c'est mieux ainsi.

Au bout d'un quart d'heure d'efforts j'émerge dans une salle féerique, belle à couper le souffle, avec un fantastique décor de stalactites et de stalagmites au bord d'un lac tranquille à l'eau cristalline dans lequel Yalou boit longuement.

Bouche bée j'éclaire la voûte mystérieuse de ma torche, animant les sculptures et les colonnades, faisant scintiller des cristaux parmi les dentelles de pierre et les bouquets d'ombres.

Fasciné je mets longtemps à ma rassasier de ce spectacle et c'est Yalou qui vient me rappeler à l'ordre en se dressant devant moi, ses pattes posées sur mes épaules.

Je fais lentement le tour du petit lac admirant ce fabuleux décor puis je suis mon chien qui se faufile impatientement sous une porte voûtée qui nous fait accéder à une autre salle plus petite mais tout aussi belle que nous parcourons lentement. Yalou poursuit sa prospection, se glissant dans les failles les plus étroites où j'ai peine à le suivre. Nous retrouvons notre ruisseau dans une autre salle où de nouveaux dessins rupestres nous accueillent.

A un moment donné Yalou jappe, s'énerve, aboie, se dresse contre la paroi qu'il renifle. Je me demande ce qu'il sent mais je ne comprends pas son manège. Il file par une anfractuosit , disparaît, toujours aboyant. Il paraît tellement excité que je m'inquiète et m'apprête à battre en retraite. Je rebrousse chemin, l'appelant, lui ordonnant de revenir. Mais il ne m'entend plus et ses aboiements me parviennent de loin, très estompés.

Il finit par me rejoindre à regret. Mais cette fois, c'est moi qui me suis perdu. Je ne reconnais pas la salle où je me trouve. J'ai beau me faufile par les trois issues différentes, je ne retrouve pas la grande grotte aux sécrétions calcaires

et je commence à paniquer. Heureusement Yalou reprend l'initiative. Il m'entraîne derrière lui dans une galerie que je suis certain de n'avoir pas encore parcourue. Mais tant pis, au point où nous en sommes je suis bien obligé de lui faire confiance.

Soudain, il disparaît dans un gouffre et ce n'est que plusieurs minutes plus tard que je l'entends aboyer très fort, dans le lointain. Comme les aboiements sont répercutés par l'écho je n'arrive pas à savoir d'où ils viennent.

Tant pis, j'avance au pifomètre. Je finis par le rejoindre tout content de m'être aventuré dans la bonne direction. Je le retrouve très excité en train de vociférer en grattant sauvagement le sol, gambadant autour d'une sorte de trou qu'il creuse dans à même la terre battue.

Fasciné par son manège, je le regarde faire durant un bon moment. Puis soudain ses aboiements s'enflamment et il gratte comme un forcené, rejetant la terre. Il y a de quoi ! A mes pieds je vois apparaître un squelette humain, émergeant des restes d'un tissu rongé par les ans. À côté de cette momie, on devine le couvercle clouté d'un vieux coffre de bois et des armes anciennes.

Cette fois j'ai vraiment peur et je saisis Yalou par le collier. Nous retournons sur nos pas. J'ai tellement vu de films d'aventures relatant les exploits de brigands, de pirates ou de trésors enfouis, qu'aujourd'hui que je suis confronté à une énigme véritable, je me mets à paniquer et je m'enfuis comme si j'avais mille bandits à mes trousses !

Je finis par lâcher Yalou qui me précède, taillant la route. Nous marchons longtemps, rampant, retournant sur nos pas lorsque nous nous sommes égarés dans un cul de sac, pour repartir dans une autre direction. Ouf ! Nous finissons par retrouver notre caverne familière.

Complètement chamboulé par notre découverte j'ai totalement oublié l'heure ! Il est déjà sept heures et demie. Si je ne veux pas être puni il est grand temps que je rentre.

Je fais coucher Yalou en le caressant, lui explique qu'il doit m'attendre sans bouger ! Que je reviendrai après le dîner ! Il remue la queue, fait semblant de dormir, le museau aplati sur le sol, les yeux tristes. Je vois bien qu'il comprend mais n'approuve pas que je le quitte.

Sur le chemin du retour je rencontre Julie très excitée.

— Où étais-tu ? me demande-t-elle, je t'ai cherché partout, tu n'étais pas à la cabane !

— Je me suis promené dans la montagne ! dis-je évasif.

— Je parie que tu ne sais pas qui est venu nous voir à la caravane ?

— Non ! Je ne sais pas !

— Je te le dis à condition que je puisse venir avec toi demain !

— Ça il n'en est pas question !

— Eh bien je dirai à Papa tout ce que tu as fait cet après-midi ! Na ! Et il te punira.

Elle s'en fut me narguant et me faisant un pied de nez !

Je lui répondis en lui tirant la langue.

Mais je n'étais pas tellement tranquille. Julie était une vraie chipie, toujours à m'espionner et à cafter ! Qu'est-ce qu'elle pouvait bien savoir ?

En arrivant près de la caravane j'ai un hoquet de surprise. Papa, Maman et Jérôme Passard prennent tranquillement le frais sous l'auvent en sirotant des apéritifs.

Ils ont l'air de bien s'entendre. Je les entends rire aux éclats et voilà même mon père, d'habitude si remonté contre la maréchaussée qui plaisante avec mon ami Jérôme.

Je n'ose approcher tellement je tremble. Julie sautille autour d'eux en ricanant tout en me désignant du doigt :

— Le voilà ! Le voilà ! Voilà Titou !

Tous les regards convergent sur moi et je ne sais vraiment plus où me fourrer !

20

— Eh bien Bonhomme tu en fais une tête ! lance joyeusement Jérôme en me tendant la main, tu n'es pas fâché ?

Je reste figé, en retrait, comme paralysé.

Père aboie :

— Alors Titounet, tu dis bonjour à Monsieur Passard ?

— Bonjour Monsieur ! balbutiai-je en avançant timidement une main maladroite.

Le gendarme la serre et m'attire vers lui :

— Tu as vu Yalou à l'émission de Télé l'autre soir, paraît-il ?

— Oui !

— Eh bien je peux t'annoncer qu'à cette heure il doit être libre dans la nature, car on ne l'a pas retrouvé au laboratoire ni chez les ravisseurs du commando d'écolos !

— Je sais ! m'écriai-je sans penser à ce que je disais. Mais, conscient de ma bévue, je mis prestement ma main devant ma bouche, l'air contrit.

— Comment tu sais ? demandèrent Papa, Maman et Jérôme d'une même voix.

—

— Tu sais quoi ? insista Père.

— Ben, j'sais pas ! Ils ont bien dit à la télé qu'un commando les avait délivrés !

Il y eut du soulagement dans l'air.

— L'ennuyeux ! reprit le gendarme, c'est que les amis des bêtes qui se sont introduits dans le labo pour les libérer ont été maladroits. Ils ont détruit les

documents importants qui accompagnaient les expériences, le nom des produits injectés aux cobayes, les virus testés, etc. Si bien que maintenant on ne sait plus quels sont les animaux à qui l'on a inoculé des maladies dangereuses comme la rage, le sida ou le cancer ! Il en résulte qu'ils sont tous devenus suspects, voire dangereux !

— Je ne comprends pas !

— Cela veut dire que si l'on retrouvait Yalou il faudrait l'abattre ! explique brutalement Victor.

Tout mon sang se retire de mon visage. Je chancelle.

— L'abattre ? Pourquoi ça ?

— Mais parce que ces maladies sont terribles ! Monsieur Passard est venu nous prévenir ! Même si Yalou est encore en vie, on ne pourrait pas te le rendre !

J'implorai Jérôme du regard.

— C'est hélas vrai ! mon bonhomme ! Pour bien faire il faudrait mettre toutes ces bêtes en quarantaine, mais nous ne sommes pas équipés pour cela ! Ça n'empêche pas votre plainte contre le laboratoire ! Un juge sérieux devra bien admettre que votre chien a été volé, mais la complicité du labo sera difficile à prouver ! Tenez, j'ai un ami journaliste à Nice-Matin qui passe demain au commissariat avec un cameraman de la 6, avez-vous une photo de votre chien ? Ils veulent consacrer un reportage à l'affaire et je leur ai parlé de Yalou !

— Non je n'en ai pas ! fais-je buté.

— Si ! Il ment ! crie Julie. Titou a toujours plusieurs photos de Yalou dans son portefeuille ! Je vais les chercher !

Comme ma poison de sœur fait mine de se diriger vers ma tente je lui cours après et lui tire les nattes. Elle se débat, me griffe et nous nous battons un bon moment comme des chiffonniers.

Papa vint nous séparer, nous distribuant à chacun de vigoureuses taloches.

— Sales gosses !

Pour ne pas envenimer notre dispute, le gendarme se lève pour prendre congé.

— S'il retrouve des photos du chien, Thibault me les apportera demain matin ! Merci pour l'apéritif.

— Merci d'être venu nous prévenir ! Vous croyez qu'il aura sa photo dans le journal ? demande Père.

— C'est bien possible !

Puis, ayant pris congé de mes parents, Jérôme me prend à part et me dit :

— Tu m'accompagnes jusqu'au portail ?

— Oui !

En chemin il me prend par la main et me chuchote :

— Tu as toujours le pull que t'a prêté Pierre Ledru ?

Je lève mes yeux vers lui.

— Oui, pourquoi?

— Parce qu'il m'a demandé de le lui rapporter si je te voyais et de lui donner de tes nouvelles !

— Alors vous savez toute l'histoire !

Il me serre la main.

— Mais oui ! Mais tu vois je n'ai rien dit à tes parents. Cela restera un secret entre nous ! Tu as confiance en moi à présent ?

— Hum !

— Qu'est-ce que cela veut dire ce hum? Tu as confiance en moi ou pas ?

— Pas tout à fait !

Jérôme se met à rire !

— Tu es gonflé bonhomme ! dit-il en m'élevant dans ses bras au-dessus de sa tête.

— Si j'avais tout à fait confiance en vous je vous dirais tout !

Le gendarme tressaille.

— Ça veut dire quoi ce *tout* ?

Nous sommes arrivés à l'entrée du camp.

— Je ne vous le dirai pas ! criai-je en m'échappant et bondissant sur le chemin en courant.

— Sacré petit Bonhomme ! Je t'attends demain matin vers dix heures avec tes photos. Tu verras, mes copains journalistes sont sympa ! Et je te montrerai peut-être mon revolver si tu me dis tout ! N'oublie pas le pull-over ! Salut ! Bonne nuit !

21

L'inquiétude au sujet de Yalou gâcha ma nuit.

Quelle joie pourtant de l'avoir retrouvé ! Mais la menace qui planait sur notre bonheur m'empêcha de penser sérieusement à toutes les fantastiques découvertes que nous avons faites, à nos explorations du lendemain, au mystérieux squelette, aux secrets fabuleux et même au trésor que recelait peut-être le vieux coffre.

Après une chasse aux moustiques harassante et des cauchemars à rebondissements multiples, je dormis quelques heures. Réveillé dès l'aube, je guettai le départ de papa à la pêche puis me levai et courus rejoindre Yalou qui m'attendait sagement sur le seuil de la grotte. Il m'accueillit avec des bonds de plus d'un mètre et des jappements joyeux. Je l'embrassai sur le museau, lui fis mille caresses avant de déballer son repas.

Je lui ramenais quelques os à ronger et une boîte de Pal.

Pendant qu'il dévorait son en-cas avec un appétit féroce, je ne me lassais pas de le regarder. Il allait déjà beaucoup mieux que la veille. Même s'il restait très amaigri, il avait fait toilette, démêlé et lissé les poils de sa langue. Sa belle fourrure de loup avait retrouvé un peu de son éclat. Ses plaies presque

refermées cicatrisaient bien. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser sans cesse au danger qui le guettait, à cette odieuse menace suspendue au-dessus de sa tête dont nous avait prévenu Jérôme. Je me demandais si je devais tout avouer au gendarme, en le suppliant de protéger Yalou, ou s'il valait mieux me taire et cacher Yalou jusqu'à la fin des vacances ! Mais après, comment ramener à Paris sans qu'on le sache ?

A part Jérôme je ne voyais vraiment pas à qui je pourrais me confier ! Julie ? C'était une gamine. Et trop bavarde ! Elle ne saurait garder longtemps un secret. Papa ? Il n'aimait pas assez les bêtes ! Maman, elle, avait peur des maladies et obéissait à papa ! L'heure tournait et je ne savais vraiment pas quoi faire !

Je caressai longuement Yalou, l'embrassai dans le cou et sur le nez, lui parlais comme à un ami. Ses yeux vifs et ses longues oreilles pointées semblaient tout comprendre de ce que je lui disais. Et il approuvait en remuant la queue.

Je lui expliquai que j'allais retrouver Jérôme ! Avec une photo de lui !

Quand je quittai la caverne, il s'aplatit sur le sol, le museau entre les pattes, levant sur moi des prunelles implorantes.

— Je reviens très bientôt, Yalou ! Sois sage ! N'aboie pas ! Garde notre maison ! Nous irons nous promener dans les bois tout l'après-midi !

Quand j'arrivai à la gendarmerie elle bourdonnait d'activité. Une estafette de la brigade routière stationnait à côté d'un break de Nice-Matin et d'une CX de la 6ème chaîne.

Intimidé je fis les cent pas sur le terre-plein autour des véhicules avant d'oser entrer.

C'est Jérôme qui me voyant de loin me fit signe à travers la baie vitrée.

— Bonjour Titou ! Entre !

Une fois que je fus dans son bureau, il fit les présentations sans protocole.

— Voici Pierre Roumanière, dit Rou-Rou ou Rouletabille parce que tu vois, il est tout en rondeurs. C'est le plus célèbre reporter de tout le Midi. A ses côtés David Nice (prononcez *Naïsse*) le plus fabuleux rouquin de Paris, roi de l'objectif vidéo, seigneur du petit écran et son assistant Luigi Fioretti, dit Lulu.

Ils me serrèrent tous trois la main avec chaleur.

— Et ce grand garçon c'est Thibault Dalibert, 13 ans ! Le jeune maître de Yalou, ce fameux chien berger perdu il y a une dizaine de jours au bord de l'autoroute et qu'il a reconnu à l'écran lors de la transmission de l'émission de télé sur l'affaire des animaux de Lyon. Mais il vous racontera tout cela lui-même beaucoup mieux que moi. Tu as retrouvé des photos de Yalou ?

— Oui.

Je les sortis de ma poche et les tendis à Jérôme.

Les trois hommes se penchèrent sur les tirages et hochèrent la tête.

— Ouais ! C'est bien lui !

— Venez, on va s'installer plus confortablement autour de mon bureau.

— Si je comprends bien ce chien a fait plusieurs centaines de kilomètres entre l'endroit où il a été perdu et Villefranche où les gendarmes l'ont retrouvé la première fois?

— C'est ça !

— Puis il reparaît à Lyon, trois jours plus tard ! Toujours dans la bonne direction, comme s'il voulait absolument retrouver ses maîtres ?

— Exact !

— Ça me paraît un bon papier ! conclut Roumanière. Qu'en dis-tu David ?

— Excellent ! Continuez à discuter, je vais préparer mes appareils avec Luigi.

Les deux cinéastes montèrent leurs appareils, disposant les spots, arrangeant le décor avant de filmer les premiers rushes.

Je perdis peu à peu ma timidité et emporté par mon histoire je racontai notre départ en vacances, notre long voyage, notre arrivée au camp. Pour la suite je fus plus hésitant mais Jérôme me relança de temps à autre lorsque je calais. Remis sur les rails je poursuivis en racontant ma fugue.

Les reporters rigolaient, m'encourageant de la voix.

Une fois lancé, je ne m'arrêtai plus, racontai tout pêle-mêle, mes peurs, les exploits de pêche de mon père, la construction de la cabane, ma fugue sur la moto de Jean, mon piteux retour entre les gendarmes, la découverte de la grotte.

Sur ma lancée je claironnai même mon bonheur lorsque, la veille, je retrouvai Yalou sous la tente, à me faire la fête !

Je me rendis compte trop tard de ma bévue !

— Quoi ! s'écria Jérôme ! Yalou est ici ! Et tu ne me l'avais pas dit ?

Le journaliste sursauta:

— Sans blagues? Mais c'est un scoop !

La caméra filmait toujours sous l'œil attentif de David.

Pâle, sentant que je venais de parler trop vite, je balbutiai :

— Vous me jurez de ne pas nous trahir ! Je ne veux pas qu'on me prenne Yalou !

— Où donc est-il?

Les larmes me montèrent aux yeux devant leur attitude à la fois attentive et excitée.

— Jurez-moi qu'il ne lui arrivera rien, qu'il ne sera pas mis en quarantaine, qu'on ne l'emprisonnera plus !

Les quatre hommes se regardèrent.

Jérôme se gratta la tête, perplexe.

— Écoute Bonhomme, je ne peux pas te jurer ça, tu sais, il y a des lois, des règlements. Mais je pense que si nos amis ici présents font un bon reportage

sur votre aventure à Yalou et à toi, cela passionnera tellement les lecteurs et les téléspectateurs qu'on ne pourra plus vous séparer ! Maintenant dis-nous où il se trouve !

— Jurez d'abord que vous m'aidez à le protéger, à le cacher s'il le faut ! Sans ça je ne vous dirai rien ! Et puis si vous me le jurez, je vous révélerai mon autre secret !

— Parce que tu en as un autre ?

— Le secret du squelette de la grotte et du trésor que Yalou et moi avons découverts !

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire? fit David en rigolant ! Ce n'est plus un reportage, mais un roman-feuilleton.

Jérôme posa doucement sa main sur la mienne et me dit :

— Allons Thibault, tu es un grand garçon. Si ce que tu nous dis est vrai, je te promets que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour que Yalou ne te soit pas retiré, mais il faudra bien qu'un vétérinaire l'examine, le soigne, le vaccine et le garde en observation s'il est nécessaire.

— Ce n'est pas nécessaire, Yalou va très bien !

— Alors viens, montre-le nous, nous t'accompagnons !

— Jurez d'abord que vous garderez le secret !

A nouveau les quatre hommes se consultèrent du regard. Pierre, David et Luigi hochèrent la tête affirmativement. Jérôme conclut :

— Nous te promettons de garder le secret mais conduis-nous d'abord à lui.

— Si vous nous trahissez je me tuerai !

— Allons ! Allons ! fait le gendarme en me caressant les cheveux. Pas d'enfantillages, tu es un grand garçon ! Viens Bonhomme, conduis-nous à ta grotte et présente-nous Yalou ! Tu vas voir, vous allez tous les deux devenir des vedettes !

22

A peine avons nous dépassé la cabane au fond des bois que Yalou surgit de l'épaisseur des fourrés et m'accueillit avec des bonds prodigieux et des aboiements joyeux. Mais la présence de Jérôme et de ses amis ne l'enthousiasma pas outre mesure. Autant il me léchait les mains et le visage, autant il tournait sournoisement autour d'eux en grognant.

Les journalistes ne paraissaient d'ailleurs pas rassurés du tout.

Pensez ! Un chien à qui l'on avait peut-être inoculé le cancer ou la rage !

Luigi surtout, paniquait. Ployant sous son matériel, empêtré dans le transport des spots et des batteries, il me criait, avec son joli accent transalpin :

— Hé Titou ! Retiens ton fauve ! Tu es sûr qu'il ne va pas nous mordre ton cabot ?

— D'abord ce n'est pas un cabot ! C'est Yalou !

— Bon ! Bon ! Alors rappelle-le et garde-le auprès de toi !

David filma longuement la scène.

Jérôme me dit:

— Et ta grotte, où est-elle ?

— Venez, mais attention, l'entrée n'est pas dégagée, c'est glissant.

A la file indienne je les fis passer dans les ronces, ramper dans l'inextricable fourré qui protégeait mon repaire.

— Fichtre ! Tu nous entraînes dans une véritable expédition ! constata le gendarme.

— Vous n'avez encore rien vu ! Tenez, voilà l'entrée.

Lorsque les quatre hommes eurent déblayé quelques gravats et franchi à notre suite l'étroite fissure qui donnait accès à la première salle grotte ils s'exclamèrent:

— Ça alors ! C'est grandiose !

— Hé bé !

— Et c'est toi gamin qui as découvert ça ? demanda Roumanière.

Jérôme posa sa main sur mon épaule tandis que je retenais Yalou par le collier.

Trois torches balayèrent la vaste caverne de leur faisceau de lumière.

— Venez ! fis-je crânement. Vous m'avez promis de ne pas me trahir, alors je vais vous montrer notre secret !

— Alors c'est pas une blague ? Il y a vraiment un trésor ? ricane Rouletabille tout en nage et déjà fatigué par la balade.

Précédé de Yalou, m'éclairant de la lampe de poche, je gagne le fond de l'excavation suivi des quatre hommes. Au sol les traces de pas de notre première prospection se détachent encore très bien sur le sable blanc, immaculé. Nous suivons le cours du ruisseau qui file entre les rochers, franchissons une faille étroite où notre reporter faillit rester coincé, remontons une cheminée en pente pour déboucher dans la grotte aux étranges peintures.

Lorsque, à la lueur de leurs torches, Jérôme et les journalistes découvrent les étonnants dessins de chasseurs préhistoriques et d'animaux étranges au milieu de mains et d'inscriptions bizarres, c'est un silence prodigieux qui s'instaure durant quelques secondes !

— Fantastique !

— Extraordinaire !

— Inouï !

— Et c'est vraiment toi petit qui as découvert ça ?

— Oui, grâce à Yalou !

— Et tu n'en as parlé à personne ?

— Bien sûr que non !

Un nouveau silence succéda au brouhaha que chacun mit à profit pour admirer quelque nouveau détail de la magnifique grotte.

— Et ton trésor ? demanda Roumanière impatient.

— Attendez, c'est beaucoup plus loin. Il y a encore bien d'autres choses à visiter avant !

Je leur montre ensuite la féerique salle au petit lac dormant sous les stalactites, puis d'autres cavités que Yalou et moi n'avions même pas encore prospectées.

Très excité, joyeux, jappant et aboyant, mon chien file devant nous, franchit tous les obstacles, museau au sol. Nous le suivons, rampant parfois dans le sable blanc bien sec, puis remontons des cheminées où Rou-Rou renonce à nous suivre, se contentant de nous photographier.

Jérôme Passard et les reporters discutent avec animation.

J'entends l'un d'eux dire :

— C'est la découverte la plus extraordinaire depuis celle de Lascaux !

— De quand datent ces peintures rupestres à ton avis? demande Jérôme à Roumanière.

— Il y en a de plusieurs époques ! Certaines semblent préhistoriques, mais on dirait que des hommes ont trouvé refuge ici au cours des siècles et complété les fresques d'origine par leurs graffiti !

— En tout cas il faudra garder le secret le plus longtemps possible. Car si nous ébruitions cette découverte ce sera le rush et tout sera esquiné !

— Ouais ! Faudra se renseigner au cadastre à qui appartient cette forêt !

— Je pense qu'elle est domaniale, dit Jérôme.

— Ce serait une chance ! Mais toi, Jérôme, tu pourrais prendre sous ton bonnet la protection de ce site ?

— Certainement pas. Je crois que le mieux sera de murer l'entrée et de tenir la découverte secrète.

Ce débat passait très loin au-dessus de ma tête et de mes préoccupations du moment.

Nous progressions lentement. Peter et Luigi filmant sans relâche.

Au bout d'une demie heure d'efforts, Yalou file en avant, comme la veille, jappant et aboyant joyeusement.

Nous le suivons comme nous pouvons, nous fauilant dans les boyaux étroits. Jérôme doit souvent aider Rouletabille qui reste coincé ici et là entre deux rochers ou dans une faille trop exigüe pour son embonpoint.

Quand nous retrouvons Yalou dans la grotte au squelette, il gratte toujours avec acharnement, ayant dégagé un autre squelette, au crâne encore attaché, et libéré le coffre de sa gangue de terre.

Lorsque nous sommes tous réunis autour de l'excavation, je saisis Yalou par le collier et le maintiens à mes pieds.

Sous la caméra qui filme cette scène étonnante Jérôme me demande de soulever moi-même le couvercle du coffre.

— A toi l'honneur, Bonhomme ! Tu es l'inventeur de cette découverte ! A toi de jouer !

Il me prend Yalou et le maintient fermement entre ses jambes écartées malgré ses grognements réprobateurs, tandis que je m'avance vers le coffre, tremblant d'émotion.

Je pose ma main sur le bois, essaie de soulever le couvercle mais il résiste. Je tire dessus une fois encore. En vain.

J'essaie de l'autre côté et, cette fois, ça vient ! Le couvercle du coffre reste dans ma main et je faillis tomber à la renverse.

Les quatre hommes s'approchent à leur tour, guettant l'instant où je plonge la main dans la bourre poussiéreuse apparue sous le couvercle détaché.

J'en ramène un chandelier, un crucifix puis un gros livre à la reliure incrustée de pierreries.

Roumanière vient m'aider, de ses grosses mains fébriles, gloussant de plaisir à chaque découverte nouvelle.

Quand, sous les ciboires, il ramène des bijoux anciens et des pièces de monnaie, c'est le délire !

Jérôme a lâché Yalou qui se remet à gratter le sol, et vient lui aussi à la quête du trésor.

Mais soudain, il déclare :

— Ce n'est pas bien ce que nous faisons là ! Nous sommes de vrais gosses ! Nous sommes peut-être ici devant un très important gisement archéologique et il faudrait laisser faire ce travail à des spécialistes. Qu'en penses-tu Rou-Rou ?

— T'as pas tort ! Mais c'est si chouette de retomber en enfance ! N'as-tu pas remarqué Jérôme, que le plus sérieux de nous tous c'est encore Thibault ?

— Eh bien ! Le mieux que nous ayons à faire c'est que vous filmiez tout cela avant de toute remettre en place. Qu'en dites-vous ?

— Ce serait en effet le plus raisonnable ! admit Nice.

— Chacun de nous s'engage sur l'honneur de ne pas ébruiter cette découverte qui, d'ailleurs, appartient à Thibault ! C'est lui l'inventeur !

— Alors jurez-moi que vous protégerez Yalou ! dis-je sans perdre le nord. Les quatre hommes s'esclaffèrent !

— Il est merveilleux ! s'exclama Peter ! Il découvre un trésor et le voilà qui ne pense qu'à son chien !

Je rétorque :

— C'est Yalou qui l'a découvert ! Pas moi ! Alors jurez !

— Nous le jurons ! firent les quatre hommes d'une même voix.

— Là ! tu es content ? me demanda Jérôme.

— Oui ! Très content !

— Eh bien chacun de nous va prendre une pièce en souvenir puis nous allons tout remettre dans le coffre. D'accord ?

Ainsi fut fait.

Une heure plus tard nous étions de retour à la gendarmerie en compagnie

de Yalou. Nous avons remis de l'ordre dans la grotte au trésor et muré, le mieux possible l'entrée de la caverne.

ÉPILOGUE

En attendant le dénouement, Passard me proposa de garder Yalou à la Gendarmerie où je pourrais venir le voir chaque jour jusqu'à ce que l'affaire soit classée.

J'acceptai sans enthousiasme et à contre-cœur, d'autant plus que Yalou dut rester attaché des heures durant, sous peine de le voir se sauver pour venir me rejoindre.

Mais dès le lendemain tout s'accéléra.

Le reportage en couleurs de Nice-Matin relatant les aventures de Yalou fit la Une du journal tandis qu'aux nouvelles télévisées, la séquence de Peter Nice et Gigi Fioretti stupéfia les téléspectateurs de toutes les chaînes de télé.

Dès lors des dizaines de reporters s'abattirent sur notre village et investirent le paisible Camping du Lac. Du jour au lendemain nous voici promus vedettes, Yalou et moi. Bien entendu il ne fut plus question de chasser mon compagnon du camp, ni même de le mettre en quarantaine.

Il vécut sous la tente, avec moi, et ce furent les plus belles journées de mon existence.

Au début Papa fit bien un peu la tête. Il m'en voulait de ne pas l'avoir mis dans la confiance, de ne l'avoir pas averti le premier du retour de Yalou. Mais il encaissa sans sourciller en mon nom les premiers chèques offerts par Paris-Match et une grande agence de presse en échange de l'autorisation de me filmer avec mon chien.

La fin des vacances approchait et je nageais dans le plus parfait bonheur. Je passais mes journées avec Yalou à me baigner, à pêcher ou à courir les bois. Chaque soir, après son travail, Jérôme Passard venait nous rendre visite et nous partions, discrètement, explorer les grottes. Il m'apprit à faire un plan, m'offrit un appareil de photo avec flash électronique grâce auquel je pris des centaines de photos.

Puis, un soir, il m'annonça triomphalement une grande surprise pour le lendemain.

Il ne voulut pas me dire de quoi il s'agissait. Du coup la curiosité m'empêcha de fermer l'œil de la nuit.

Lorsque, vers onze heures, une délégation ministérielle survint dans le petit village avec sa nombreuse suite et que Yalou et moi fûmes présentés au maire, au député et au ministre de l'environnement, le roi n'était pas mon cousin !

Au milieu d'une noria de voitures officielles et en présence d'une meute de cameramen, de photographes et de journalistes, j'eus l'honneur de conduire

personnellement le ministre dans ma grotte.

Dès le lendemain, des bulldozers se mirent à l'œuvre, ouvrant une voie d'accès vers l'entrée de ce que les médias appelèrent pompeusement «*Le Gouffre de la Montagne Magique*». Une porte métallique en condamna l'accès et désormais, seuls des spécialistes purent visiter les salles souterraines et venir profaner mon royaume.

Que vous dire de plus ?

Peter Nice tira un film de notre aventure, Pierre Roumanière écrivit un livre illustré de nombreuses et très belles photos. Jérôme Passard fut promu capitaine de gendarmerie, Papa reçut la Légion d'Honneur sans l'avoir vraiment méritée et moi je fus reçu en cinquième.

Quant à Yalou un film publicitaire le rendit célèbre dans toute la France. Il reçut en récompense de son talent une rente viagère de deux boîtes de Pal par jour.

Les archéologues, experts en art antique, les historiens, les géologues et autres spécialistes qui étudièrent nos grottes à fond, ne parvinrent pas se mettre d'accord sur l'origine exacte de leurs peintures rupestres. Ils datèrent les plus anciennes entre – 20.000 et – 30.000 avant Jésus-Christ.

Quant au «trésor», l'expertise des monnaies, des armes et des squelettes trouvés sur place ainsi que des documents écrits permit de le faire remonter à l'époque des Templiers.

F I N

(1988)

Ouvrage retrouvé dans un tiroir,
resté inédit !